

PÉRIODE GALLO-ROMAINE

LIVRE PREMIER
(67-313)

I

L'Église gallo-romaine aux temps apostoliques. – Mission asiatique. – L'Église luguno-viennoise. – L'Église éduenne. – Persécution sous Marc-Aurèle.

67-180

Lorsque le Seigneur Jésus eut enseigné à ses apôtres la parole de vie, il leur dit : «Allez, instruisez toutes les nations; baptisez-les au nom du Père, du Fils et du saint Esprit; apprenez-leur à observer tous mes commandements, et voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation du siècle.»

Et le Seigneur Jésus, après avoir ainsi parlé, s'éleva dans le ciel, et les apôtres, étant partis, prêchèrent de toutes parts, le Seigneur les aidant et confirmant leur parole au moyen des miracles qui l'accompagnaient.

L'éloquence des prodiges et la grâce que Dieu donnait à leur apostolat eurent bientôt conquis à Jésus Christ des adorateurs dans toutes les nations; car, dès le premier siècle, la trompette évangélique retentit des sables brûlants de l'Afrique aux bords enchantés du Gange et de l'Indus, et aux rivages de l'île nébuleuse des Bretons.¹

Pierre, le chef des apôtres, s'était réservé le centre de l'empire. Jésus Christ choisit Paul pour l'aider dans cette grande œuvre. L'un, apôtre des Juifs; l'autre, des Gentils; tous deux brûlants de zèle pour la gloire du Maître, ils parcourent les contrées voluptueuses de l'Asie et de la Grèce, et se rencontrent à Rome, où ils allument un foyer chrétien qui rayonne aussitôt bien au-delà des étroites limites de l'Italie.

Paul avait avec lui de nombreux disciples qui le suivaient pour apprendre, à son école, à semer la parole évangélique. Parmi eux étaient Crescent, Luc et Trophime, trois noms que nous devons prononcer avec amour; ils sont ceux de nos pères dans la foi.

Paul était à Rome² lorsque Crescent le quitta pour venir dans les Gaules; Trophime était resté malade à Milet, et Luc était seul avec lui. Le grand Apôtre mourut bientôt après, et ce fut probablement peu avant son martyre que Luc et Trophime vinrent unir leurs travaux à ceux de saint Crescent.

Après avoir fondé l'Église de Vienne, Crescent laissa à Trophime les contrées méridionales, et s'avança vers le nord jusqu'à la cité métropole de la première Germanie (Mayence).

Les provinces centrales étaient évangélisées par saint Luc.

«Le ministère de la divine parole, dit saint Épiphane,³ ayant été confié à saint Luc, il l'exerça particulièrement dans la Gaule.»

Ces paroles, rapprochées des traditions de la vieille Armorique,⁴ nous portent à croire que saint Luc exerça principalement son zèle dans la partie des Gaules appelée celtique. Saint Irénée⁵ nous apprend, en effet, qu'il y existait des *Églises* au second siècle, et il atteste la pureté de leur foi aussi bien que celle des *Églises des germanies-cis-rhénales*.

Les provinces méridionales furent principalement évangélisées par saint Trophime. Ce bienheureux apôtre naquit à Éphèse, cette ville qui eut le bonheur de posséder la sainte Vierge

¹ On peut voir dans Baronius la tradition de la Grande-Bretagne, qui croit avoir été évangélisée par Joseph d'Arimatee, qui aurait même passé par les Gaules.

² Tous les chronologistes à peu près s'accordent à dire que la deuxième épître à Timothée fut écrite de Rome.

³ Epiph., Hæres. 51, p. 433, edit. Petavii.

⁴ Une ancienne tradition de l'Église de Rennes est que cette cité fut évangélisée par les disciples de saint Luc. (D. Lobineau, Hist. de Bretagne, l. 1, 2, 5)

⁵ Iræn. adv. Hæres. 51

Marie et Jean, le disciple fidèle et chéri du Sauveur. On peut croire, que Trophime entendit de ces bouches si pures plus d'un récit évangélique. Lorsque saint Paul passa à Éphèse, Trophime se mit à sa suite, et après la maladie qui l'avait forcé de rester à Milet, il vint le trouver à Rome, d'où il passa dans les Gaules. Il établit à Arles le centre de sa mission, et fut institué évêque de cette cité par saint Pierre lui-même.⁶ C'est par ses soins probablement que furent fondées les Églises qui existaient déjà au second siècle sur les bords de la Garonne,⁷ et il travailla avec tant de zèle à l'œuvre évangélique, qu'il a mérité d'être appelé la source d'où les ruisseaux de la Foi ont coulé sur toutes les Gaules.⁸

L'Église des Gaules, ainsi fondée aux temps apostoliques et par les disciples immédiats des premiers apôtres de Jésus, n'eut pas, au commencement, ces succès brillants que nous admirons dans les Églises orientales. Semence faible et presque imperceptible d'abord, elle étendait peu à peu dans le sol de nombreuses racines, avant de jeter ces rameaux qui devaient un jour ombrager la Gaule entière.

Les légendaires du moyen-âge entourent le berceau de notre Église de bien plus d'éclat : ils nous la montrent évangélisée par saint Denis, ce membre de l'Aréopage d'Athènes converti par saint Paul; par saint Martial, un des soixante-douze disciples du Sauveur; par le proconsul Sergius Paulus et bien d'autres qui lui auraient été envoyés par saint Pierre.

Il faut l'avouer, la vue a manqué à nos bons légendaires, quand ils ont voulu regarder dans le lointain des premiers siècles chrétiens. Séduits par l'identité de quelques noms, ils ont confondu deux époques distinctes, et doté le premier siècle de faits nombreux qui appartiennent en réalité au troisième.

Mais au-dessus de leurs récits, plus ou moins erronés, plane une grande idée que nous retrouvons au fond des traditions de toutes nos antiques Églises, celle de la prédication de l'Évangile dans les Gaules aux temps apostoliques. Il serait peu philosophique de dissimuler ce qu'a d'imposant cette tradition constante et universelle, et de n'en tenir aucun compte, pour quelques erreurs de détail qui s'y sont glissées; il faut abandonner l'erreur, mais ne pas étendre la proscription jusqu'à la vérité.

Il est donc faux de dire qu'au premier siècle le rayon de la prédication évangélique en Occident n'avait pas dépassé les étroites limites de l'Italie centrale; et que les Gaules ne possédaient que des chrétiens isolés, produit de quelques courses apostoliques, des communications du commerce, et du contact des légions recrutées en Orient.⁹

Il y eut, au premier siècle, des communautés chrétiennes organisées; elles n'étaient pas nombreuses, ne livrèrent pas au polythéisme ce grand combat dont nous parlent les hagiographes du moyen-âge, et dont elles seraient glorieusement sorties, couronnées de nombreux martyrs; mais elles firent cependant assez de progrès pour que Tertullien ait pu dire, au second siècle, que dans les diverses nations des Gaules Jésus Christ comptait de nombreux adorateurs.¹⁰

Tel était l'état de l'Église gallo-romaine, lorsqu'une nouvelle troupe d'ouvriers évangéliques vint d'Orient lui donner une impulsion nouvelle.

Elle avait pour chef un saint vieillard nommé Pothin, et ses principaux compagnons étaient Irénée, Bénigne, Andochis, le diacre Tyrsus, et le sous-diacre Andéol.

Ils choisirent Lyon ¹¹ pour siège de leur colonie religieuse. Quel motif avait déterminé le choix de ces porteurs de la bonne nouvelle ? Appartenaient-ils à cette classe d'aventuriers

⁶ Preces episcop. prov. Arelat. ad Leon. pap

⁷ Hieron. , Epist. 53 ad Theod.

⁸ Epist. Zozim. pap. ad episeop. Gall.

⁹ M. Amédée Thierry, Histoire de la Gaule romaine, t. 2, Ch. 5. Nous avons emprunté quelques lignes à M. Am. Thierry, sur l'Église lugduno-viennoise.

¹⁰ Tertullien, adv. Judæos, c. 7

¹¹ C'est à Lyon que fut exilé Hérode. Ponce-Pilate fut exilé à Vienne. On ne put, sans parler du Christ, voir arriver dans les Gaules ces deux grands coupables.

héroïques qu'on appelait *évêques des nations*,¹² qui, prenant leur route au hasard, allaient catéchiser sur des plages inconnues, du côté où le doigt de Dieu les poussait ? Il ne le paraît pas, et l'âge de Pothin, qui comptait plus de soixante-dix ans, repousserait cette supposition.

On peut croire avec plus de probabilité que, sur les bords du Rhône, les pieux voyageurs étaient attendus et désirés. Lyon, ville industrielle et opulente, renfermait beaucoup d'Asiatiques, amenés par le mouvement des affaires, et dont plusieurs étaient chrétiens. Parmi les habitants de Lyon qui étaient chrétiens, on distinguait le médecin Alexandre, originaire de Phrygie et établi depuis longues années dans les Gaules,¹³ et un autre Alexandre dont le nom est inséparable de celui d'un jeune Gaulois nommé Epidodius.¹⁴ Ces deux jeunes gens étaient riches, instruits, pleins de vertu: Alexandre avait vu le jour à Lyon, dans une famille grecque qui s'y était fixée; Epidodius était indigène Gaulois. Leurs pères se connaissaient et s'aimaient; et cette affection mutuelle avait passé dans les enfants avec la vie; élevés ensemble dès le berceau, ils avaient partagé les mêmes jeux, les mêmes études, les mêmes goûts pour la vertu.

Les chrétiens de Lyon, assez nombreux, ne formaient pas cependant une véritable Église, et n'avaient pas de pasteurs. Les autres Églises des Gaules, bien faibles encore, ne pouvaient leur en procurer. Ils pensèrent donc à l'Asie, dont plusieurs étaient originaires, et ils s'adressèrent à saint Polycarpe, qui avait la pieuse coutume d'envoyer ses disciples dans les diverses parties du monde, pour y annoncer Jésus-Christ.¹⁵

Polycarpe avait été établi évêque de Smyrne par saint Jean dont il avait été disciple, et ses leçons avaient formé à l'apostolat Pothin et Irénée, qui apportèrent ainsi à Lyon la parole de foi, telle que l'enseignait l'apôtre qui avait reposé sur le sein du Seigneur.

Laissant à Lyon Pothin et Irénée, Benigne, avec deux compagnons, le prêtre Andochius et le diacre Thyrsus, côtoya la rive droite de l'Arar (Saône), et alla fonder l'Église Éduenne.¹⁶ Pendant qu'il y travaillait avec ardeur, Pothin et Irénée organisaient à Lyon une Église florissante. Elle s'accrut rapidement, et se recruta, dans la population indigène et étrangère, avec courage et persévérance. Elle nous apparaît avec les éléments ordinaires des communautés chrétiennes primitives : beaucoup de pauvres et peu de riches, des esclaves à côté de leurs maîtres, des affranchis et des citoyens romains, assis pêle-mêle sur les mêmes bancs; enfin quelques hommes instruits et de profession libérale se dessinent dans la masse, composée de gens de labeur et de métier.¹⁷

Nous connaissons, par leurs noms, environ cinquante des premiers fidèles de l'Église de Lyon et de l'Église de Vienne, qui étaient étroitement unies et que nous verrons bientôt partager les mêmes combats et les mêmes triomphes. Le souvenir de la plus part de ces chrétiens courageux n'est rehaussé que par la mention d'une mort glorieuse; les autres sont inconnus des hommes, et on ne lit plus leurs noms que sur les pages du livre de vie.

Parmi les membres de la nouvelle Église lugduno-viennoise figurent, à côté de Pothin et d'Irénée, quelques prêtres et diacres à physionomie latine, et sans doute gallo-romains. Ce sont le diacre Sanctus de (Vienne),¹⁸ Marcellus et Valerianus, celui-ci diacre; l'autre prêtre, tous deux unis par le double lien du sang et des mêmes combats.¹⁹ Le sous-diacre Andéol n'était pas à Lyon, et saint Pothin l'avait envoyé prêcher la foi aux environs de Vivarium (Viviers).

¹² On appelait *évêques des nations* des évêques missionnaires qui avaient le caractère épiscopal sans avoir de siège déterminé. Nous aurons occasion de parler plusieurs fois de ces évêques dans le cours de cette histoire.

¹³ Euseb., *Cæs.*, Hist. eccl., lib. 5

¹⁴ D. Ruinard., Act. Martyr., Act. 88. Alex, Epipod.

¹⁵ Bolland., 17 jan. ; Act. ss. Tergem.

¹⁶ *Ibid.*

¹⁷ Plusieurs Martyrologues et, Grégoire de Tours, nous ont conservé ces noms. On y trouve quelques variantes; mais c'est une chose de peu d'importance. Nous suivons Grégoire de Tours, lib. 1, *De Gloriâ Martyr.*, c. 49. On distingue les citoyens romains, parce qu'ils ont eu la tête tranchée. C'était, comme on sait, le privilège des citoyens romains de ne pas souffrir d'autre supplice.

¹⁸ Euseb., Hist. Eccl., lib. 5

¹⁹ Greg. Tur., lib. 1, *De Gloriâ Martyr.*, c. 53 et 34.

Comme le clergé, les fidèles étaient partagés en Grecs et gallo-romains.

Au premier rang des Grecs apparaît Attale (de Pergame), surnommé la colonne de l'Église de Lyon;²⁰ il était citoyen romain, ainsi qu'Alcibiade, homme simple et austère.

Vettius Epogathus, jeune homme de famille distinguée, illustre lui-même et citoyen de Rome, est le plus distingué des fidèles indigènes.

Les autres citoyens romains étaient Zacharie, Macarius, Silvius, Primus, Ulpius, Vitalis, Comminius, October, Philominus et Geminus.

Le Phrygien Alexandre n'était pas citoyen romain, non plus que Sanctus et Maturus, ce généreux néophyte qui reçut presque en même temps le double baptême de l'eau et du sang.

Plusieurs femmes possédaient aussi le droit de cité romaine.

C'étaient : Julia, Albina, Grata, Æmilia, Posthumiana, Pompeia, Rhodona, Biblis, destinée à être un sujet d'affliction et de joie pour l'Église; Quarta, Materna et Elpen, appelée aussi Amnas.

Pour Arescius, Cornelius, Zotirous, Titus, Zoticus et Julius; Æmilia et Pompeia, autres que celles que nous avons déjà nommées; Gamnite, Alumna, Manulia, Justa, Trifima et Antonia, on ne sait rien d'eux, sinon qu'ils moururent en héros chrétiens.

A ces noms, ajoutons celui d'une jeune esclave nommée Blandine, faible en apparence et la dernière de tous, mais qui devint bientôt la première par son courage, et dont le souvenir vivra aussi longtemps que l'Église du Christ. A côté d'elle parut dans l'arène Ponticus, pauvre enfant d'origine servile, qui n'eut, dans ses luttes contre la mort, d'autre patron qu'une esclave, d'autre famille que ses frères en Dieu. Mentionnons encore la pauvre veuve Lucia, qui habitait une chaumière au village de Pierre-Encise, et nous aurons nommé tous les membres connus de cette intéressante Église lugduno-viennoise qui eut, dès son berceau, à subir une épreuve bien cruelle.

Ses progrès avaient multiplié ses périls, et l'attention des idolâtres s'était éveillée sur elle. On suit les démarches de ses membres, on épie leurs réunions; des bruits effrayants commencent à circuler à Lyon; on entend répéter ces imputations infâmes que soulevait partout le nom de chrétien : on parle d'incestes, de meurtres d'enfants, de festins de chair humaine; on fuit les fidèles avec horreur, bientôt on les accable d'injures, on les chasse à coups de pierres, ils deviennent l'objet de la réprobation générale.

Alors régnait, sur l'empire, Marc-Aurèle, qui joignait aux préventions d'un empereur celles d'un sophiste contre la doctrine du Christ. Pour lui, despote romain, le polythéisme était une loi de l'État, un moyen politique de lier à son autorité les nations vaincues. Les chrétiens étaient donc des rebelles, et sa philosophie était trop étroite pour comprendre la sublimité de l'Évangile. Il ne vit pas tous les principes de sociabilité qui ressortaient des lois chrétiennes, et lui, qui était tolérant pour toutes les erreurs, ternit l'éclat de son règne en persécutant cruellement les chrétiens.

Pour retracer la persécution qu'il favorisa contre l'Église lugduno-viennoise, nous empruntons la relation qu'en envoyèrent à leurs frères d'Asie les fidèles qui échappèrent à la mort. Cette lettre, qu'Eusèbe nous a conservée en grande partie, est le premier et un des plus beaux monuments de notre Église. On l'attribue à saint Irénée; elle est du moins digne de sa piété et de son éloquence.

«Les serviteurs ²¹ de Jésus Christ qui sont à Vienne et à Lyon, dans les Gaules, à nos frères d'Asie et de Phrygie qui ont la même foi à la rédemption, et la même espérance, paix, grâce et gloire en Dieu le Père et Jésus Christ notre Seigneur.

Les expressions nous manquent pour vous parler de la persécution que la haine des infidèles a excitée contre les saints, et des supplices que les martyrs ont endurés avec une héroïque constance.

L'ennemi a déployé contre nous toutes ses forces, et, dès les premières attaques, nous avons pu prévoir ce que nous avons à attendre de ses ministres, qu'il a dressés à faire la guerre aux serviteurs de Dieu.

On nous interdit d'abord l'entrée des bains et de tous les édifices publics; on nous chassa du forum, et nous ne pouvions plus paraître en aucun lieu.

La grâce de Dieu a combattu pour nous contre le démon; elle a éloigné les plus faibles du combat, et n'y a exposé que ceux qui, armés de patience et semblables à de fermes colonnes, pouvaient braver les efforts de l'ennemi et défier toutes ses attaques.

Ces athlètes généreux, entrés en lice, souffrirent mille tourments; mais ils les regardèrent comme bien légers, désireux qu'ils étaient de s'unir au Christ. Ils nous apprirent par leur exemple

²⁰ Euseb., Hist. Eccl., lib. 5

²¹ Euseb., Hist. Eccl., lib. 5, c. 1 et seq.

que les afflictions de cette vie ne sont rien, comparées à la gloire future qui éclatera en nous. Ils supportèrent d'abord les insultes, les cris furieux, les coups de pierres, tout ce que peut inventer une vile populace contre ceux qu'elle croit ses ennemis. Traînés au forum, ils furent publiquement interrogés par les tribuns et les autres juges, qui les jetèrent en prison jusqu'à l'arrivée du président.

Lorsqu'ils furent conduits à son tribunal, ce magistrat les traitant d'une manière cruelle et injuste, Vettius Epagatus, un de nos frères, donna une preuve éclatante de la charité dont il brûlait pour Dieu et le prochain.

Ce jeune homme, dirigeant sa vie selon la justice, marchait dans la voie de tous les commandements du Seigneur, et, bien jeune encore, il méritait l'éloge que fait l'Écriture du vieillard et saint prêtre Zacharie. Indigné de la sentence rendue contre nous, il demanda à plaider la cause de ses frères et à prouver qu'il n'y a aucune impiété dans notre vie. Vettius Epagatus était bien connu. En entendant sa demande, la populace qui environnait le tribunal se mit à crier contre lui, et le président, pour toute réponse, lui demanda s'il était chrétien. Il déclara hautement qu'il l'était, et fut mis aussitôt au nombre des martyrs. On le surnomma *l'avocat des chrétiens*, titre glorieux qu'il méritait, car l'ardente charité qui lui fit sacrifier sa vie pour ses frères prouve bien que le Verbe divin était en lui, et que son cœur, plus encore que celui de Zacharie, était le temple de l'Esprit saint. Il fut un des disciples chéris du Sauveur qui accompagnaient l'Agneau partout où il va.

Parmi nos frères, les uns se déclaraient chrétiens avec joie; tout leur désir était de mourir pour la foi, mais d'autres étaient saisis de crainte. Nos premières épreuves nous mirent bientôt à même de distinguer les lâches et ceux qui s'étaient généreusement préparés au combat. Dix eurent le malheur de succomber, ce qui nous remplit de douleur et modéra le zèle de ceux qui n'avaient pas cessé, malgré le péril, d'assister les martyrs dans leurs souffrances. Nous étions pour eux en de continuelles alarmes. Les tourments ne nous effrayaient point, mais nous craignons d'apprendre quelque nouvelle apostasie.

Tous les jours, on emprisonnait ceux que la Providence avait jugés dignes de remplacer les apostats. On arrêta les plus fermes soutiens des deux Églises; on se saisit même de quelques-uns de nos esclaves païens; car, par ordre du président, on cherchait partout des témoins contre nous. Ces âmes basses, redoutant les supplices qu'elles voyaient souffrir aux saints, excitées aussi par le démon et les soldats, nous accusèrent des repas cruels de Thyeste, des amours incestueux d'Œdype, et d'autres crimes si affreux, que nous n'osons ni les nommer, ni croire qu'il y ait jamais eu des hommes assez infâmes pour les commettre.²² Les idolâtres, instruits de ces dépositions, se déchaînèrent contre nous comme des bêtes féroces; ceux même auxquels les liens du sang avaient inspiré d'abord quelque modération, grinçaient des dents contre nous, et semblaient possédés d'une rage insensée. Ainsi s'accomplissait la prédiction du Sauveur : «Un temps viendra que celui qui vous fera mourir croira faire une chose agréable à Dieu.» Pour faire avouer aux martyrs les infamies dont on nous chargeait, on leur fit endurer des tourments que l'enfer seul pouvait inspirer.

La fureur du peuple, du président et des soldats, éclata surtout contre le diacre Sanctus, originaire de Vienne; contre Maturus, encore néophyte, mais déjà courageux athlète de Jésus Christ; contre Attale, originaire de Pergame, la colonne et le soutien de nos Églises; enfin, contre Blandine, jeune esclave, par qui Jésus Christ, a fait connaître comment il sait glorifier devant Dieu ce qui paraît vil et méprisable devant les hommes. Nous craignons tous pour cette jeune fille; et sa maîtresse, qui était du nombre des martyrs, avait peur que la faiblesse de son corps ne l'empêchât de confesser sa foi. Nous fûmes bientôt rassurés, et elle lassa les bourreaux qui se relayèrent pour la tourmenter du matin au soir. Après lui avoir fait endurer tout ce que put inventer leur rage ingénieuse, ils s'avouèrent vaincus et dans l'impossibilité de trouver de nouvelles tortures; ils ne comprenaient pas qu'elle pût encore respirer dans un corps en lambeaux, et lorsqu'un seul des tourments qu'elle avait soufferts était bien suffisant pour lui donner la mort. La sainte martyre reprenait des forces nouvelles en confessant sa foi; cette seule parole : *Je suis chrétienne; il ne se passe rien de criminel parmi nous*, adoucissait toutes ses douleurs et changeait tous ses tourments en délices.

²² Dans les premiers siècles, on accusa souvent les chrétiens de manger de la chair humaine et de se livrer aux plus infâmes plaisirs. L'adorable Eucharistie donna lieu à la première calomnie. Pour la seconde, on peut en trouver la raison dans la corruption des idolâtres qui jugeaient les chrétiens d'après eux-mêmes. Peut-être aussi confondait-on avec les vrais fidèles, les différentes sectes des gnostiques qui, aux erreurs les plus absurdes, joignaient la plus affreuse corruption.

Le diacre Sanctus souffrit aussi, avec un courage supérieur aux forces humaines, tous les supplices que purent imaginer les bourreaux, dans l'espérance d'arracher de lui quelque parole déshonorante pour la religion ou son caractère. Il porta si loin la constance, qu'il ne voulut même pas dire son nom, son pays, sa condition. A toutes les demandes, il répondait par ces deux mots latins : «*Christianus sum* (je suis chrétien);» c'était là son nom, sa patrie, l'expression de tout ce qu'il était; jamais les persécuteurs ne purent avoir d'autre réponse. Cette fermeté irrita tellement le président et les bourreaux, qu'après avoir employé tous les autres supplices, ils mirent au feu des lames de cuivre et les appliquèrent aux endroits les plus sensibles de son corps. Le martyr vit rôtir sa chair sans changer seulement de posture, et il resta inébranlable dans la confession de sa foi; c'est que Jésus Christ. versait dans son sein une rosée céleste qui le rafraîchissait et lui donnait des forces nouvelles. Son corps brûlé, déchiré, n'était plus qu'une plaie, n'avait plus de forme humaine, mais Jésus Christ souffrait en lui, et faisait ainsi éclater sa gloire; confondait l'ennemi, animait les fidèles en leur montrant, par cet exemple, qu'on ne craint rien quand on a la charité du Père, qu'on ne souffre rien quand on envisage la gloire du Fils.

Quelques jours après, lorsque l'inflammation de ses plaies les rendait si douloureuses qu'il ne pouvait souffrir le plus léger attouchement, les bourreaux l'appliquèrent à de nouvelles tortures. Ils pensaient qu'il succomberait enfin à la douleur, ou que, du moins, expirant dans les supplices, sa mort intimiderait les autres; mais, par un miracle inattendu, son corps défiguré, disloqué, reprit sa première forme et parut entièrement guéri. Par la grâce de Jésus Christ, la seconde torture fut un remède à la première.

L'ennemi, confondu, s'attaqua à des personnes plus faciles à vaincre.

Biblis était du nombre de ceux qui avaient renoncé à la foi; le démon, qui avait éprouvé la faiblesse de cette femme, la regardait déjà comme sa proie; il ne douta pas que, mise à la torture, elle nous accuserait des crimes les plus honteux; mais, au milieu des tourments, elle rentra en elle-même et parut sortir d'un profond assoupissement. Le sentiment de ses douleurs rappelant à son souvenir les peines éternelles, elle s'écria : «Comment ces gens mangeraient-ils leurs propres enfants, quand il leur est même défendu de manger le sang des animaux ?»²³ Elle rendit ensuite témoignage à la foi, et fut remise au nombre des martyrs. La constance de nos frères, forts du secours du Christ ayant vaincu tous les supplices, le démon eut recours contre eux à de nouveaux moyens. Il les fit jeter dans un cachot étroit et obscur; on mit leurs pieds dans des entraves de bois qu'on étendit jusqu'au cinquième trou; on leur fit endurer tout ce qu'on peut inventer pour tourmenter de pauvres prisonniers. Dieu permit que plusieurs en mourussent dans la prison; mais une chose étonnante, c'est que ceux qui avaient été si cruellement tourmentés, qu'on n'eût jamais cru qu'ils eussent pu y survivre, ne moururent point dans cet affreux cachot où ils furent entassés. Privés de tout secours humain, ils étaient tellement fortifiés par le Seigneur, qu'ils animaient et fortifiaient les autres. Ceux, au contraire, qui avaient été récemment emprisonnés, et dont le corps n'avait pas été endurci à la douleur, ne purent supporter les incommodités et l'infection du cachot, et moururent tous en peu de temps.

Parmi ceux qui furent arrêtés, était le bienheureux Pothin qui gouvernait l'Église de Lyon; il était malade et âgé de plus de quatre-vingt-dix ans. Le désir du martyre lui inspirait, il est vrai, une ardeur nouvelle, mais il était si faible, qu'il pouvait à peine se soutenir et respirer, et on fut obligé de le porter au tribunal. Mais si l'âge et la maladie avaient affaibli son corps, son âme, courageuse et forte, y demeurait encore pour le triomphe de Jésus Christ. Pendant que les soldats le portaient, il était suivi des magistrats de la ville et de toute la populace qui criait contre lui, comme s'il eût été le Christ lui-même. Alors, ce vénérable vieillard rendit à la foi un glorieux témoignage. Le président lui ayant demandé quel était le Dieu des chrétiens, il lui répondit: «Vous le connaîtrez, si vous en êtes digne.» Aussitôt, on l'accabla de coups, sans respect pour son grand âge. Ceux qui étaient près de lui le frappaient à coups de pieds et à coups de poing, les plus éloignés lui jetaient ce qu'ils trouvaient sous leur main; tous se fussent cru coupables d'un grand crime, s'ils lui eussent épargné un outrage. Ils croyaient ainsi venger l'honneur de leurs dieux. Le saint évêque fut jeté à demi-mort dans une prison, où il expira trois jours après.

La Providence éclata envers nous d'une manière particulière, et le Christ fit un miracle bien conforme à son infinie bonté.

Ceux qui avaient apostasié avaient été jetés en prison comme scélérats et homicides; ils avaient donc bien plus à souffrir. L'attente du martyre, l'espérance des biens promis, l'amour de Jésus Christ, les douceurs de l'Esprit saint, remplissaient de joie les fidèles; mais les apostats,

²³ Le concile apostolique de Jérusalem (cf. Ac 15,10) avait fait la défense de manger du sang des animaux. Ce précepte, purement ecclésiastique n'a été en vigueur que dans les premiers siècles de l'Église; Il avait été conservé de la loi mosaïque pour ne pas éloigner les Juifs du christianisme.

leur conscience était pour eux un fardeau si pénible qu'on les distinguait facilement lorsqu'ils paraissaient en public. Un mélange de grâce, de majesté, de bonheur, brillait sur le visage des fidèles; ils étaient parés de leurs chaînes comme une épouse de ses diamants; ils exhalaient une odeur si douce qu'on les eût crus oints de parfums précieux; mais les autres, tristes, abattus, portant au visage la tache honteuse de leur faute, ils avaient à souffrir les insultes des idolâtres eux-mêmes qui les regardaient comme des lâches, des hommes sans cœur. Ayant perdu le nom admirable, glorieux et salutaire du Christ, ils étaient appelés homicides, comme s'ils l'eussent été réellement. Les fidèles en devinrent bien plus forts, et ils confessaient la foi dès qu'ils étaient arrêtés.

Il faut raconter maintenant les tourments divers par lesquels nos généreux martyrs ont terminé leur vie; car ils ont présenté à Dieu une couronne composée de mille fleurs différentes, et n'ont reçu la couronne immortelle qu'après avoir été victorieux en bien des combats,

On condamna aux bêtes Maturus, Sanctus, Blandine et Attale.

Pour les exposer, on donna exprès au peuple ce cruel et affreux spectacle.

Maturus et Sanctus supportèrent les tourments de l'amphithéâtre avec un nouveau courage, comme de braves champions qui, après plusieurs victoires, vont combattre pour la dernière couronne; ils furent frappés de verges, offerts aux morsures des bêtes sauvages, livrés à toutes les tortures que demandait un peuple féroce. On les fit asseoir sur une chaise de fer rougie au feu, et l'odeur de leur chair brûlée ne fit qu'exciter la cruauté des spectateurs. On espérait vaincre leur patience, mais on ne put jamais tirer de Sanctus d'autres paroles que celles qu'il avait



prononcées dans ses premiers tourments. Ces généreux chrétiens remplacèrent pendant un jour plusieurs paires de gladiateurs. Comme ils respiraient encore après tant de souffrances, ils furent égorgés dans l'amphithéâtre.

Blandine fut exposée aux bêtes, suspendue à un poteau; attachée ainsi comme à une croix, et, priant avec une ferveur angélique, elle remplissait de courage et d'ardeur les autres martyrs qui voyaient en elle l'image de celui qui avait été crucifié pour eux. Aucune bête n'osa la toucher, et on la réserva pour le spectacle d'un autre jour. Dieu le voulut ainsi, afin que cette jeune esclave, si faible en apparence, mais revêtue de Jésus Christ, l'invincible athlète, triomphât en plusieurs combats et inspirât, par son exemple, une généreuse ardeur aux autres fidèles.

Comme Attale était fort connu et distingué par son mérite, le peuple demanda qu'on l'amenât aussi dans l'arène. Fort du témoignage de sa conscience, aguerré dans tous les exercices de la milice chrétienne, Attale était intrépide et avait toujours été, parmi nous, un fidèle témoin de la vérité. Pour l'exposer aux insultes du peuple, on lui fit d'abord faire le tour de l'amphithéâtre, un héraut portant devant lui un écriteau, sur lequel était en latin: «C'est Attale chrétien.» Mais le président ayant appris qu'il était citoyen romain, le fit conduire en prison avec les autres.

Il écrivit à l'empereur au sujet des martyrs, et, jusqu'à sa décision, il leur laissa quelque repos dont ils profitèrent pour faire éclater l'infinie bonté de Jésus Christ. Ranimés par ces membres vivants, plusieurs membres morts du corps mystique du Seigneur reprirent une vie nouvelle; les confesseurs de la foi obtinrent grâce pour ceux qui l'avaient reniée, et l'Église, cette mère-vierge des fidèles, les vit avec joie rentrer dans son sein. Grâce aux exemples et aux exhortations des saints, ces membres ressuscités, pleins de courage, le cœur pénétré des douceurs de Dieu qui ne veut point la mort du pécheur, mais l'invite au repentir, marchèrent sans hésiter au tribunal pour y être de nouveau interrogés sur leur foi.

L'empereur, dans sa réponse, ordonna de mettre à mort ceux qui confessaient la foi, et de mettre en liberté ceux qui la renieraient.

Le président fit donc amener de nouveau les prisonniers à son tribunal pour leur faire subir un second interrogatoire, et les donner en spectacle à une multitude immense qu'avaient attirée en cette ville des foires célèbres qui s'y tenaient alors. Il interrogea d'abord ceux qui étaient demeurés fermes dans la foi, condamna les citoyens romains à avoir la tête tranchée et les autres à être exposés aux bêtes; mais, à la gloire de Jésus Christ, ceux même qui l'avaient d'abord renié le confessèrent, contre l'attente des infidèles; interrogés séparément, comme devant être mis en liberté, ils se déclarèrent chrétiens avec courage. Il n'y eut d'apostats que ceux qui n'avaient point de foi, qui ne comprenaient pas la vie chrétienne et ce que c'est que la robe nuptiale; qui n'avaient point la crainte du Seigneur dans le cœur, et avaient déshonoré par leurs mœurs la foi qu'ils professaient extérieurement. Les enfants de perdition restèrent seuls en dehors de l'Église; tous les autres rentrèrent dans son sein. Pendant qu'on interrogeait les nouveaux confesseurs, un médecin phrygien nommé Alexandre, qui, depuis longtemps, demeurait dans les Gaules, se tenait près du tribunal. Son zèle pour prêcher la religion et son amour pour Dieu l'avaient fait connaître de tous : c'était un véritable apôtre, et, pendant l'interrogatoire, il exhortait, par signes et gestes expressifs, ceux qui le subissaient, à confesser la foi. Le peuple s'en aperçut : irrité de voir les apostats se déclarer chrétiens avec fermeté, il s'en prit à Alexandre, et se mit à crier contre lui. Le président lui demanda qui il était : «chrétien,» répondit-il, et sur-le-champ il est condamné aux bêtes. Le lendemain, il entre dans l'amphithéâtre avec Attale, que le juge condamna au même supplice, quoiqu'il fût citoyen romain, pour faire plaisir à la populace. Ces deux martyrs, avant d'être égorgés, souffrirent bien des tourments. Alexandre ne laissa échapper aucune plainte, ne prononça pas même une parole, et il s'entretenait intérieurement avec Dieu, Attale, pendant qu'on le brûlait sur la chaise de fer, et que l'odeur de sa chair se répandait au loin, dit au peuple en langue latine : «C'est vous qui mangez maintenant de la chair humaine, mais nous, nous n'en mangeons point et ne commettons aucun crime.» Quel est le nom de Dieu !» lui criait-on. «Dieu, répondit-il, n'a pas un nom comme un homme.»

On avait conduit tous les jours à l'amphithéâtre Blandine et un enfant âgé de quinze ans nommé Ponticus, afin de les intimider par la vue des supplices qu'on faisait souffrir aux autres. On les pressa d'abord avec beaucoup d'instance de faire serment au nom des dieux; mais ils le refusèrent avec mépris. Alors la foule entra en fureur, et sans pitié pour l'âge de Ponticus et le sexe de Blandine, on les fit passer par tous les tourments, au milieu desquels on leur faisait de nouvelles instances pour les faire apostasier. Leur constance fut invincible. Ponticus, animé par sa sœur qui le fortifiait et l'exhortait à la vue même des infidèles, consumma son martyre et triompha de la faiblesse de l'âge et de la rigueur des supplices.

Blandine demeura la dernière, comme une mère qui, après avoir envoyé devant elle ses enfants victorieux qu'elle a animés au combat, s'empresse d'aller les rejoindre. Elle s'avança dans l'arène où elle devait être la pâture des bêtes, avec plus de joie qu'à un festin nuptial. Après avoir souffert les verges, les morsures des animaux sauvages, la chaise de fer, elle fut enveloppée d'un filet et exposée ainsi à un taureau furieux qui la jeta plusieurs fois en l'air. La sainte martyre, soutenue par l'espérance que lui donnait sa foi, s'entretenait avec le Christ, et n'était point sensible aux tourments. On égorga enfin cette innocente victime, et les idolâtres eux-mêmes avouèrent que jamais femme n'avait tant souffert et avec une si héroïque constance.

La rage de nos ennemis ne fut point assouvie par le sang des martyrs. Furieux de se voir vaincus, le président et tout le peuple vomissaient contre nous les flots d'une haine excitée par le démon, cette bête sauvage et cruelle. Cet oracle de l'Écriture s'accomplissait : *L'impie multipliera ses impiétés et le juste ses vertus*. Ils déchargèrent leur fureur sur les cadavres des saints, jetèrent à la voirie, pour être mangés des chiens, ceux que l'infection du cachot avait fait mourir, et les firent garder nuit et jour pour nous empêcher de leur donner la sépulture. Ils ramassèrent les membres épars de ceux qui avaient combattu dans l'arène, et ces restes des bêtes et des flammes, ils les gardèrent aussi plusieurs jours avec les corps de ceux qui avaient eu la tête tranchée.

Les uns frémissaient de rage et grinçaient des dents à la vue de ces saintes reliques, cherchant encore l'occasion de les outrager; les autres s'en moquaient et faisaient l'éloge de leurs dieux, à la vengeance desquels ils attribuaient la mort des martyrs. Les plus modérés simulaient une compassion qu'ils n'avaient pas, et nous insultaient en disant : «Où est leur Dieu ? à quoi leur a servi son culte qu'ils ont préféré à la vie ?» Tels sont les divers sentiments que la haine des infidèles leur inspirait.

Pour nous, notre douleur était grande de ne pouvoir ensevelir les corps des martyrs. Ce fut inutilement que nous cherchâmes à profiter des ténèbres de la nuit, à gagner les gardes à force d'argent, à les fléchir par nos prières : tout nous fut inutile; ils croyaient avoir assez gagné si nos frères n'étaient pas ensevelis; leurs corps restèrent pendant six jours exposés à mille outrages; nos ennemis les brûlèrent ensuite et les jetèrent dans le Rhône qui coule près de là, afin qu'il ne restât rien d'eux sur la terre. Ils voulaient vaincre la puissance de notre Dieu et empêcher les martyrs de ressusciter un jour. «C'est, disaient-ils, l'espérance de la résurrection qui leur a fait embrasser cette religion étrangère et nouvelle, mépriser les tourments, recevoir la mort avec joie; voyons maintenant s'ils ressusciteront et si leur Dieu pourra les tirer de nos mains.»

On ne peut lire sans émotion cette belle et pieuse lettre, qui retrace avec une si touchante simplicité les combats de nos premiers martyrs. Son style vraiment biblique exhale un parfum d'antiquité chrétienne qui révèle des cœurs primitifs tout pénétrés de l'Évangile. Elle nous fait assister, pour ainsi dire, à un de ces drames sanglants dans lesquels l'Église eût cent fois été anéantie, si elle n'eût eu le bras de Dieu pour appui. On y voit avec bonheur, attestée de la manière la plus claire, cette foi des martyrs qui est aussi la nôtre : l'auguste Trinité, l'Incarnation, la Rédemption par la croix; l'influence intime de Dieu sur les cœurs qu'elle convertit, anime, élève au-dessus de la nature; le pouvoir miraculeux inhérent à l'Église, seule dépositaire de cet unique témoignage de l'action divine; l'immortelle destinée de l'homme, la résurrection des corps, le respect pour les restes précieux qu'ont sanctifiés des âmes amies de Dieu : toutes ces vérités, qui sont encore le domaine de l'Église catholique, sont attestées par le premier monument de notre Église; au premier rang sous le rapport historique, il mérite une place distinguée sous le rapport dogmatique et dans notre belle littérature chrétienne.

Nous devons regretter qu'avec cette lettre si touchante, Eusèbe ne nous ait pas transmis celles que les martyrs eux-mêmes écrivirent au milieu de leurs tourments. Ils en adressèrent une à leurs frères de Phrygie pour les prémunir contre les erreurs de Montanus, qui cherchait alors à répandre sa pernicieuse doctrine, voilée sous les dehors trompeurs de la rigidité. Ils avaient une telle horreur pour cette hérésie hypocrite, qu'ils n'en pouvaient souffrir même l'apparence. Ainsi, ils n'approuvaient pas la conduite d'un saint confesseur nommé Alcibiade ²⁴ qui, depuis longtemps, menait une vie si austère qu'il ne mangeait que du pain et ne buvait que de l'eau. Lorsqu'il fut mis en prison avec eux, après avoir confessé la foi, il voulut observer la même abstinence, mais Attale, dans la nuit qui suivit son premier combat, eut une vision dans laquelle le Seigneur lui fit connaître qu'il n'approuvait point Alcibiade qui, en refusant de faire usage des biens créés par Dieu, pouvait donner lieu de croire qu'il favorisait les erreurs de Montanus; Alcibiade, dont la foi était aussi pure que la vie, modéra depuis ses austérités, afin de ne pas être un sujet de scandale pour ses frères.

²⁴ Euseb., Hist. eccl., lib. 5, ch. 5

Dans leur lettre à l'Église de Phrygie contre Montanus, les martyrs ²⁵ firent connaître que leur prudence était égale à la pureté de leur foi.

Ils écrivirent dans le même temps au pape Eleuthère pour le prier de pacifier les troubles que l'hérésie avait excités dans l'Église asiatique.

«Nous avons prié,²⁶ lui disaient-ils, notre frère Irénée de vous porter cette lettre; nous vous le recommandons comme un grand zéléateur du testament de Jésus Christ, et s'il avait besoin auprès de vous d'un autre titre, nous vous le recommanderions aussi comme prêtre, car il a été élevé à cet honneur.»

Outre ces deux lettres,²⁷ les martyrs en écrivirent plusieurs autres pour la consolation de ceux qui s'adressaient à eux. Ils ne voulaient pas qu'en leur écrivant ou en leur parlant, on leur donnât le titre de martyrs. «Ceux-là, disaient-ils, sont véritablement martyrs qui ont donné leur vie pour la foi; nous ne sommes que d'humbles confesseurs.» Ils conjuraient les fidèles de prier pour eux, priaient eux-mêmes pour leurs bourreaux et déliaient des peines canoniques ceux qui imploraient leur charité.²⁸

C'est ainsi que ces vrais chrétiens avaient employé le peu de temps dont ils avaient pu disposer au milieu de leurs affreux tourments.

Les premiers martyrs de Lyon moururent au nombre de quarante-huit. C'était trop peu pour éteindre la soif de sang chrétien qui dévorait les persécuteurs.

On leur dénonça Alexandre et Epipodius ²⁹ qui s'étaient retirés à Pierre-Encise, chez la pauvre Lucie. Au commencement de la persécution, ils s'étaient cachés, mais trahis par un de leurs esclaves, ils avaient suivi le conseil de l'Évangile et s'étaient enfuis. L'obscurité de leur retraite les mit quelque temps en sûreté; mais enfin découverts, une troupe de soldats vint environner la pauvre cabane où ils étaient enfermés. Ils voulurent s'enfuir encore, et dans la précipitation de sa course, Epipodius perdit une de ses chaussures, que Lucie recueillit religieusement.

Les deux amis furent arrêtés et jetés en prison. Trois jours après, ils sont conduits au tribunal où ils déclarent hautement leur nom et leur qualité de chrétien.

A ce nom de chrétien, la populace pousse de grands cris et le juge irrité s'écrie : «A quoi donc ont servi les tourments que nous avons fait souffrir aux autres, si le nom du Christ n'est pas encore éteint parmi nous ?» Il fait ensuite séparer les deux confesseurs pour les mettre dans l'impossibilité de s'encourager mutuellement, et s'adressant à Epipodius qui semble plus jeune et plus faible; il cherche à l'ébranler par des paroles empreintes d'une fausse compassion, à le séduire par le tableau des plaisirs sensuels, dont les dieux de l'Olympe eux-mêmes lui donnaient l'exemple. Epipodius répondit au juge épicurien :

«Les armes dont Jésus Christ et ma foi m'ont revêtu me rendent invulnérable aux traits de votre faussé tendresse. Votre compassion est une cruauté, car vivre avec vous c'est mourir; mourir par vos ordres, c'est pour moi une gloire. Ne savez-vous pas que le Christ, que vous dites si haut avoir été crucifié, est sorti du tombeau vivant et immortel ! Que Dieu et homme en même temps, par un mystère ineffable, il a tracé à ses serviteurs le sentier qui mène à l'immortalité, au royaume du ciel ? Mais vous ne comprenez rien à des choses si élevées; afin donc de vous tenir un langage à portée de votre intelligence, êtes-vous assez ignorants pour ne pas savoir que l'homme est composé de deux substances, l'une spirituelle, l'autre corporelle ? Chez nous c'est l'âme qui commande, le corps obéit; vous, au contraire, vous ne vivez que de ces voluptés qui flattent les sens et tuent les âmes. Qu'est-ce qu'une vie où la partie la plus noble de l'âme est toujours rabaissée ? Nous, nous combattons pour l'âme contre le corps, nous faisons la guerre aux passions. Votre Dieu, à vous, c'est votre corps. Comme les bêtes, vous ne cherchez qu'à le satisfaire et vous croyez que tout finit à la mort. Sachez-le, quand vous nous faites mourir, nous allons, des mains des bourreaux, dans le sein d'une éternelle félicité.»

²⁵ Ibid.

²⁶ Ibid.

²⁷ Ibid.

²⁸ L'Église, dans les premiers siècles, ratifiait les *indulgences* des martyrs. Ceux qui avaient encouru des pénitences s'adressaient à eux et souvent ils les délivraient de ces peines, non par un droit qui leur fût *personnel*, mais par la *concession de l'Église*. Les *indulgences*, comme on le voit, sont de vieille date.

²⁹ D. Ruinart., Act. sinc. Martyr.; Act. ss. Alex. et Epipod.

Pour punir Epipodius de sa juste et sainte liberté, le président lui fit donner des coups de poing sur la bouche; mais, la bouche tout ensanglantée, le martyr s'écriait : «Je confesse que Jésus Christ est Dieu avec le Père et le saint Esprit. Il est juste que je rende mon âme à celui qui m'a créé et racheté; je ne perds pas la vie, je la change en une vie meilleure; qu'importent les douleurs et la mort, pourvu que mon âme retourne à son auteur ?»

Le jeune athlète de Jésus Christ est étendu sur le chevalet, et des licteurs lui déchirent les côtes avec des ongles de fer; mais il ne souffre pas assez au gré de la populace : elle jette des cris furieux; elle veut le tuer à coups de pierre, le déchirer en lambeaux pour assouvir sa rage. Le juge, voyant son autorité sur le point d'être compromise, fit enlever le martyr qui eut la tête tranchée en secret.

Alexandre comparut le lendemain et méprisa les coups de trois bourreaux qui se relayaient pour le tourmenter plus cruellement. Le corps en lambeaux, il fut attaché à une croix sur laquelle il rendit son âme à Dieu.

Les fidèles trouvèrent cette fois le moyen d'enlever les corps des deux saints.

Or, sur une des collines qui dominaient Lyon se trouvait un bois épais, et au plus fort du bois un vallon recouvert de broussailles et d'épines qui formaient comme une voûte impénétrable. C'est là, dans le creux du rocher, que les chrétiens allèrent déposer les restes précieux d'Alexandre et d'Epipodius, et ce lieu devint célèbre par de fréquents miracles qui révélèrent le crédit des deux jeunes martyrs auprès de Dieu.

Ce fut probablement dans cette sainte crypte que les fidèles se réunirent pendant que gronda l'orage de la persécution. C'était leur coutume, au moment du danger, d'aller s'ensevelir avec leurs mystères dans ces cavernes obscures, que l'on retrouve encore auprès des plus anciennes cités des Gaules.³⁰ Un autel de pierre, sous lequel était couché le corps vénérable d'un martyr, quelques sièges grossièrement taillés dans le roc; l'image de Jésus Christ, ou de sa sainte Mère, des apôtres ou des martyrs, esquissée à la hâte sur les parois du rocher; un baptistère, des tombeaux, tels étaient les ornements de ces sanctuaires primitifs qui en disent tant au cœur chrétien ! Comment penser sans émotion à ce peuple de martyrs, réuni dans ses pieuses synaxes, courbé respectueusement sous les sombres voûtes d'une crypte, priant avec ardeur le Dieu qui donne la puissance au faible et humilie les puissants et les forts. Comme le cœur de ces pieux fidèles s'enflammait, lorsqu'ils s'agenouillaient en présence du pauvre autel où s'immolait la victime perpétuelle de l'erreur et du péché, et sur les tombeaux des martyrs ! Lorsqu'ils entendaient le Pontife, qui portait souvent lui-même les nobles cicatrices du martyre, leur raconter le triomphe des héros morts pour la foi !

Mais les enfants de l'Église lugduno-viennoise se cachèrent en vain dans les entrailles de la terre. Les persécuteurs les poursuivirent à outrance et en jetèrent un grand nombre dans les prisons 2. Parmi eux étaient le prêtre Marcellus et le diacre Valerianus qui parvinrent à s'échapper.³¹

Valerianus, prenant la voie romaine qui longeait la rive droite de l'Arar, s'avança jusqu'à Tournus. Marcellus se jeta dans les forêts de la rive gauche, arriva jusqu'aux portes de Cabillo, et accepta l'hospitalité chez le riche Latinus. Après avoir converti son hôte, il voulut, par prudence, s'éloigner de la ville et reprit de nouveau le chemin de la Séquanie. Mais il allait au-devant de la mort qu'il voulait éviter. Ayant rencontré le président Priscus, accompagné d'une troupe de soldats, il ne voulut pas perdre la couronne du martyre que Dieu semblait lui présenter : il se déclara chrétien et, après bien des tourments, fut enterré vif à mi-corps dans une fosse où il expira quelques jours après.

Priscus, teint du sang de Marcellus, descendait l'Arar; arrivé à Tournus, il apprend que Valerianus y prêchait l'Évangile. Il le fait arrêter et décapiter, après l'avoir déchiré avec des ongles de fer.

³⁰ Voir les divers traités d'archéologie, entre autres celui de M. Bourassé. Les cryptes étaient, en petit, les catacombes qu'il est si intéressant d'étudier à Rome. C'est là qu'il faut aller prendre une juste idée des cryptes, ces premiers types de l'Église chrétienne.

³¹ Plusieurs martyrologes comptent trente-neuf fidèles emprisonnés en même temps qu'Alexandre et Epipodius. Grégoire de Tours se félicite d'être de la même famille qu'Epipodius.

La persécution ³² ravageait donc l'Église edienne aussi bien que celle de Lyon, et ce fut vers ce temps que ses apôtres furent couronnés du martyre.

Nous avons vu Benigne, accompagné du prêtre Andochius et du diacre Thyrsus, quitter Lyon et se diriger vers le pays des Edues. Il se rendit d'abord à Augustodunum (Autun), où il fut reçu par un sénateur chrétien nommé Faustus, qui le pria de baptiser sa famille. Il parcourut ensuite toute la partie septentrionale de la première Lyonnaise, prêcha l'Évangile à Alesia, dans la cité des Lingons (Langres), et parvint jusqu'à Divio (Dijon). C'est là que le préfet Terentius le fit périr dans d'effroyables supplices.³³

Aniochius et Thyrsus furent aussi martyrisés peu après. Ils s'étaient retirés à Sedelocus (Saulieu), chez un riche marchand, comme eux originaire d'Asie, nommé Félix. Ils furent assommés à coups de bâton avec leur hôte.³⁴

Faustus, et son fils Symphorien qu'avait baptisé saint Benigne, vinrent à la hâte recueillir le sang des martyrs. Symphorien, surtout, ne pouvait quitter leur tombeau; il devait bientôt aller les retrouver dans la gloire.

Un jour ³⁵ que dans l'antique et superstitieuse cité des Edues, on célébrait une fête en l'honneur de Bérécinthe ou Cybèle, appelée aussi la mère des dieux, et qu'on traînait en grande pompe sa statue sur un char. Symphorien ne dissimula pas la pitié que lui inspirait l'aveuglement des idolâtres qui se prosternaient en foule devant la prétendue déesse.

On l'arrêta sur-le-champ et on le conduisit au consulaire Héraclius qui était alors dans la cité. «Dis-moi ton nom et ta condition,» dit Héraclius à Symphorien. – «Je m'appelle Symphorien, répondit-il, je suis chrétien.» – «Tu es chrétien ? ce nom n'est pas commun aujourd'hui parmi nous; tu nous a donc échappé ? Pourquoi refuses-tu d'adorer l'image de la mère des dieux ?» – «Je viens de vous le dire, je suis chrétien, je n'adore que le seul vrai Dieu qui règne dans le ciel. Pour cette idole du démon, je ne l'adorerai pas, je la briserai même si vous voulez me le permettre.» – «Il ne se contente pas, dit Héraclius, d'être sacrilège, il veut être rebelle; que le greffier dise s'il est citoyen de cette cité.» – «Il l'est, répondit le greffier, et de famille noble.»

«Symphorien, répond alors le juge, tu te flattes de nous échapper à cause de ta naissance, c'est que tu ignores l'ordonnance des empereurs; que le greffier la lise.» Après cette lecture, Héraclius ajouta : «Qu'en dis-tu Symphorien ? Pouvons-nous aller contre ces ordres de l'empereur ? Il y a deux chefs d'accusation contre toi : sacrilège contre les dieux, rébellion contre les lois.»

Symphorien, peu ému de la logique d'Héraclius, continuait à insulter impitoyablement la mère des dieux. Le consulaire le fait frapper par ses licteurs et jeter en prison. Deux jours après il le fait amener et lui adresse ces paroles :

«Tu ferais bien mieux, Symphorien, de servir les dieux immortels et d'accepter un grade dans l'armée, que de servir ton Christ; si tu le veux, je vais faire orner les autels de fleurs et tu offriras aux dieux l'encens qui leur est dû.»

Symphorien, par sa réponse énergique, fit voir à Héraclius qu'il méprisait ses offres et plus encore les divinités qu'il proposait à ses hommages; le juge alors prononça la sentence et le condamna à mourir par le glaive.

Comme on conduisait le jeune martyr au supplice, Augusta, sa courageuse mère, le suivait des yeux du haut du rempart.

«Courage, lui criait-elle, Symphorien, mon cher fils ! Pense au Dieu vivant et ne crains pas une mort qui mène à la vie ! Mon fils, élève ton cœur en haut, vois celui qui règne au ciel. On ne va pas t'ôter la vie, mais la changer en vie meilleure. Aujourd'hui, mon fils, par un heureux échange, tu posséderas la vie éternelle.» Symphorien fut digne de sa mère; il eut la tête tranchée. Les fidèles enlevèrent son corps et le cachèrent dans une crypte où il se fit un grand nombre de miracles.

³² C'est vers ce temps que souffrirent le martyr, saint Justus, sixième évêque de Vienne depuis saint Crescent; Severinus, Exuperius et Felicianus. Le pape Pie I écrivit, dit-on, une lettre à saint Justus, et les Bollandistes nous l'ont donnée. (Bolland. ad diem 6 mai.) Elle est courte et assez belle, mais non assez authentique. On donne à salut Justus, tantôt pour prédécesseur, tantôt pour successeur, un saint Denis.

³³ Grég. Tur., lib. 1, De Glor. Martyr., ch. 51. – Hagiograph., 1^{er} novembre, Tillemont, Mém. eccl., t. 3

³⁴ Bolland., 24 sept.

³⁵ D. Ruinart., Act. sine. Martyr., Act. S. Symphorlani.

Saint Irénée, évêque de Lyon. – Sa lutte contre le Gnosticisme – Ses ouvrages. – Ses disciples. – Question de la Pâque. – Deuxième persécution.

188-202



Pendant que la persécution ensanglantait l'Église des Gaules, Irénée s'acquittait de la mission que lui avaient confiée les martyrs auprès du pape Éleuthère. A son retour, il trouva la pauvre Église de Lyon bien désolée; son chef et ses membres les plus illustres avaient disparu; ceux qui restaient, en petit nombre, étaient glacés de terreur, et l'orage grondait encore chez les Edues.

Sans doute qu'il versa bien des larmes sur les ruines de ce sanctuaire où le nom du Christ était presque éteint; mais il ne perdit pas courage. Élu évêque de ce débris d'Eglise, il se mit avec ardeur à continuer l'œuvre de Pothin et à travailler cette terre engraisnée du sang des martyrs; elle était devenue plus féconde, et bientôt l'arbre chrétien, si cruellement taillé par la hache du bourreau, se mit à pousser de nouvelles et plus vigoureuses branches.

L'ennemi du bien, dont la mystérieuse action est si puissante sur la société comme sur le cœur de l'homme, s'aperçut bientôt de ses nouveaux accroissements. Afin donc de mieux réussir dans ses projets destructeurs, il envoya un insecte impur en ronger les racines. Ce fut Marc qu'il choisit.

C'était un disciple de Valentin, un apôtre de ce mélange incohérent d'idées chrétiennes et d'opinions dualistes ou panthéistes, auquel on a donné le nom de gnose ou gnosticisme.

Cette hérésie monstrueuse, qui bâtissait dans les nuages pour tomber dans la fange, avait reçu de Valentin son plus complet développement.

Il nous présente l'être infini, la substance primordiale enveloppée d'une nuit profonde et inaccessible aux plus hautes intelligences; c'est l'abîme. Cette substance première n'a pu rester inactive.

L'énergie est la propriété la plus essentielle de son être et elle a éternellement produit des êtres, émanations de sa propre nature, manifestations de son essence, mais plus ou moins pures, selon qu'elles sont plus ou moins rapprochées de la substance première.

Valentin a donné à ces émanations successives le nom d'Éons. Ils forment comme des cercles concentriques divisés en plusieurs groupes ou catégories. Dans chacun de ces cercles s'inscrivent d'autres cercles qui ont des centres propres, et la substance inaccessible est comme l'axe autour duquel tourne cette sphère compliquée, absurde, dont l'ensemble reçut le nom de Perôma.

Les éons se divisent en trois catégories principales : 1° les émanations purement spirituelles; 2° l'âme, le principe du monde qui tient le milieu entre l'esprit et la matière; 3° le monde matériel qui n'est que la dernière émanation de la substance primordiale.

La gnose n'était donc qu'une enveloppe nébuleuse du panthéisme. Ce hideux système que nous voyons apparaître au berceau de notre Église, nous le verrons encore au moyen-âge, et surtout aux dernières pages de cette histoire, s'affubler des airs les plus philosophiques et se donner comme un immense progrès. Pauvre intelligence humaine ! abandonnée à elle-même, elle n'a jamais pu que rouler dans le même cercle d'erreurs ! elle se tourmente pour arriver toujours au même point; et parce qu'elle se remue et s'agite, elle se croit en progrès !

Marc, imbu des idées panthéistes de Valentin, les exposait à l'aide d'allégories mystérieuses tirées des lettres et de leur valeur numérique.³⁶ De même que les lettres se partagent en plusieurs groupes, voyelles, muettes et consonnes, et par leur rapprochement forment les syllabes et par elles les mots qui font l'essence du langage humain; ainsi les éons, partagés en catégories, forment par leur réunion l'être primordial, et suivent dans leur formation des lois analogues à celles des mots et des nombres.

Il est probable que la gnose, malgré les merveilleuses allégories dont Marc sut l'enrichir, n'eût pas eu grand succès, si cet homme infâme n'y eût joint des pratiques théurgiques favorables aux passions les plus honteuses et à l'aide desquelles il satisfaisait lui-même les désirs de son cœur corrompu.

Voici ce qu'en dit saint Irénée ³⁷ :

«Marc était très habile dans la magie, et, à l'aide de ses prestiges, il séduisit quelques hommes et un plus grand nombre de femmes qui le regardaient, sur sa parole, comme un prodige de science et de perfection, comme le dépositaire d'une puissance qui lui venait de lieux inaccessibles et que la langue humaine ne pouvait nommer ... Voici quelques-uns de ses prestiges.

Il mettait du vin blanc dans une coupe, prononçait de longues prières, le faisait paraître rouge, disait que c'était son sang, et invitait tous les assistants à en boire, afin que la grâce vînt en eux.»

Cette parodie sacrilège de nos saints mystères nous fournit une preuve évidente en faveur de notre foi. On sait que dans les premiers siècles les fidèles venaient à l'offrande portant de petits calices dans lesquels était contenu le vin qui devait être consacré. Les ministres de l'autel le mettaient dans un calice plus grand, et, après la consécration, le distribuaient à ceux qui devaient participer aux saints mystères.

Marc, pour parodier le saint sacrifice tout entier, «donnait, dit saint Irénée, à certaines femmes, de petites coupes où il avait mis du vin. Il leur ordonnait de prononcer les prières en sa présence, et après la consécration de cette eucharistie d'une nouvelle espèce, il s'approchait de l'une de ces femmes, tenant à la main une coupe plus grande et disant solennellement : «Que la grâce surnaturelle remplisse ton âme, qu'elle te communique la science (gnose) et croisse dans ton cœur comme la graine de sénevé !»

Par ces paroles ou autres analogues, il exerçait un charme magique sur la malheureuse qu'il jetait dans une sorte de délire. Il prenait ensuite la petite coupe qu'elle tenait à la main, versait dans une plus grande le vin qu'elle contenait, et qui semblait tellement se multiplier qu'il se répandait par-dessus les bords.

Parmi les femmes, Marc s'appliquait surtout à séduire les plus belles et les plus riches. Pour arriver à ses fins, il leur disait d'un ton flatteur : Je veux te faire participer à ma grâce, car le

³⁶ Iræn. adv. Hæres, lib. 1, Ch. 13

³⁷ *Ibid.*, lib. 1, ch.13

père éternel voit toujours ton ange devant lui; tu as trop de mérite pour n'être pas des nôtres; il faut que nous soyons unis; reçois donc la grâce de moi et par moi; ornes-toi comme une épouse qui attend son époux. Il faut que tu sois moi et que je devienne toi ... reçois de moi un époux qui te captive et que tu puisses captiver. Je vois la grâce descendre en toi, ouvre la bouche et prophétise.

Si la femme répondait : *Je n'ai jamais prophétisé, c'est un art que j'ignore*, il faisait des invocations jusqu'à la jeter dans la stupeur et le délire, puis il ajoutait : *Ouvre la bouche, dis ce que tu voudras, et tu auras prophétisé*. Séduite, hors d'elle-même, le cœur palpitant d'émotion, la pauvre femme se mettait à prononcer quelques paroles vides de sens, et finissait par se croire prophétesse. Pleine de reconnaissance pour un don si précieux, elle comblait Marc de présents et lui donnait trop souvent davantage ...

Plusieurs femmes, solides dans la foi, résistèrent à cet insensé, plusieurs aussi furent séduites. Celles d'entre elles qui revinrent à l'Église confessèrent que pour égarer leur raison et se faire aimer d'elles, il avait employé des philtres et des breuvages magiques et qu'elles l'avaient en effet aimé d'un amour sans règle et sans frein. Parmi elles était l'épouse d'un de nos diacres, originaire d'Asie et qui avait donné à Marc l'hospitalité. Cette femme était d'une beauté extraordinaire, et l'infâme magicien l'avait souillée de corps et d'âme. Elle résista longtemps aux efforts des frères qui la ramenèrent enfin à l'Église, et elle passa le reste de sa vie à déplorer son péché.»

Avec le secours de quelques adeptes, Marc avait fait un certain nombre de prosélytes sur les bords du Rhône. Bientôt il s'enfuit sur les bords de la Garonne qu'il souilla de sa doctrine, et recula même au-delà des Pyrénées;³⁸ car il trouva dans l'évêque de Lyon un adversaire avec lequel il ne jugea pas à propos de se mesurer longtemps. Irénée était de cette sublime école de saint Jean qui écrivit son Évangile pour confondre les premiers gnostiques, et de saint Polycarpe qui appelait Marcion le fils de Satan. Aussitôt qu'il vit le gnosticisme dans les Gaules, il le prit corps à corps, et ne le lâcha que lorsqu'il le vit à ses pieds, vaincu et expirant. Il servit non seulement l'Église mais la société entière, en combattant ce monstre affreux enfanté dans la corruption.

A une science variée et profonde, Irénée joignait le zèle d'un apôtre et la vigilance d'un pasteur. Aussi dès qu'il vit son troupeau exposé à l'erreur, il se mit à composer ses ouvrages, monuments immortels qui l'ont fait surnommer le curieux explorateur de toutes les doctrines, la hache de l'hérésie, la lumière de l'Occident³⁹ et dans lesquels brille de tout son éclat cette foi catholique qui fut toujours la même, immuable comme Dieu dont elle est l'expression.

Le plus grand ouvrage de saint Irénée est celui qu'il composa contre les hérésies, il le commence par ces paroles :

«Il existe⁴⁰ des ennemis de la vérité qui lui préfèrent de vains discours et ces folles généalogies⁴¹ qui, selon l'Apôtre, enfantent plutôt des discussions que la piété qui a sa base dans la foi.

Ils enveloppent leurs idées de sophismes et leur donnent si bien l'apparence de la vérité, qu'ils séduisent les simples et les conduisent sous le joug de l'erreur. Ils les éblouissent de l'éclat de leur prétendue science, les attirent à eux et les éloignent de celui qui a créé et ordonné tous les êtres de la nature. Comme s'ils avaient à leur apprendre quelque chose de plus beau que celui qui a créé le ciel et la terre et tout ce qu'ils renferment.

Ils n'exposent pas leurs erreurs nues et sans voile; elles ne séduiraient pas; ils leur donnent des vêtements trompeurs, une si belle apparence qu'elles paraissent plus vraies que la vérité elle-même. C'est ainsi qu'ils trompent les faibles.

Comme l'a dit un auteur plus illustre que moi, il en est beaucoup qui ne sont pas capables de distinguer, par eux-mêmes, la plus belle pierre précieuse des brillants que l'art est parvenu à fabriquer; voilà pourquoi, mon cher ami, je me suis mis à approfondir les systèmes hérétiques, afin de donner une idée de leurs mystères que bien peu connaissent; et je t'adresse cet écrit afin que tu en instruises les autres et que tu les détournes de cet abîme de folie et de blasphèmes ...

³⁸ Hieron. Epist., 53 ad Theodor., Edit. Bened.

³⁹ Testim. antiq. de S. Iræn., collecta à Massuet. int. oper. Iræn.

⁴⁰ Iræn. adv. Hæres., lib. 1, ch. 1.

⁴¹ Saint Irénée fait allusion aux émanations successives dont nous avons parlé.

Ne nous demandes pas, à nous qui vivons chez les Celtes, et usons presque toujours d'un langage barbare,⁴² l'art de l'éloquence que nous ne connaissons pas, les beautés et les délicatesses du style qui nous sont étrangères. Reçois avec affection ce que l'affection m'a dicté, et que j'ai écrit avec vérité mais sans prétention à la science.»

Après ce préambule, saint Irénée expose dans le premier livre de son ouvrage les systèmes de ses adversaires, et fait voir la filiation qui existe entre toutes les fractions de la grande hérésie du gnosticisme, depuis Simon le magicien jusqu'à son temps; dans le second livre, il réfute, à l'aide du raisonnement, les erreurs qu'il a exposées, et fait preuve d'une philosophie profonde; dans le troisième, il emploie la méthode théologique, et prouve, à l'aide de l'Écriture sainte et de la tradition, les deux vérités fondamentales attaquées par les gnostiques: l'unité d'un Dieu Créateur de tous les êtres et la divinité de Jésus Christ. Il continue, dans le quatrième livre, à prouver ces deux vérités et à répondre aux objections de ses adversaires; dans le cinquième et dernier livre, il s'étend particulièrement sur plusieurs points contestés par les hérétiques : la résurrection des corps, le jugement dernier, etc.

Saint Irénée écrivit son livre, en grande partie au moins, sous le pontificat d'Eleuthère; le texte grec est perdu, excepté quelques fragments bien capables de nous le faire regretter, et de la perte duquel ne peut nous consoler la traduction fidèle mais assez barbare qui nous en reste.

Tous les siècles chrétiens ont admiré le savant ouvrage du premier Père de l'Église des Gaules, et nous pouvons l'offrir avec orgueil à ceux qui, classant le christianisme dans les systèmes purement philosophiques, admettent pour lui le développement progressif des opinions humaines. Ils y verront qu'au second siècle, comme aujourd'hui, le christianisme était l'œuvre du Verbe divin, incarné pour secourir l'homme tombé par l'abus de son libre arbitre; pour lui exprimer dans un langage sensible les pensées de Dieu qui ne pouvaient plus arriver, par une communication intime et immédiate, à son intelligence obscurcie par le péché; pour l'aider à ressusciter à son état primitif par des moyens surnaturels, et surtout par la communication de lui-même dans la sainte Eucharistie; pour fonder l'Église, cette société catholique où la vérité se transmet d'âge en âge sous la garde d'un corps de pasteurs qui met toute son étude à la conserver pure de tout alliage humain, et regarde comme son chef l'évêque de la ville de Rome.⁴³

Mais au milieu de toutes les vérités qui brillent dans l'ouvrage de saint Irénée, on peut apercevoir quelques taches. Ainsi, le saint docteur embrasse l'opinion des millénaires, selon lesquels, après la résurrection, les justes passeraient mille ans sur la terre avec le Christ. Quelques millénaires dégénérés s'imaginèrent que pendant ces mille ans, les justes jouiraient de toutes les voluptés des sens; mais tel n'était pas le sentiment des pieux millénaires comme saint Irénée, qui comprenait trop bien le christianisme pour tomber dans une erreur aussi grossière.

Le millénarisme pur n'était pas, au temps de saint Irénée, condamné par l'Église. Elle avait, il est vrai, dès lors, le symbole complet des dogmes divins; mais l'esprit humain ne s'était pas encore assez exercé sur ces dogmes, pour découvrir, à la première vue, l'accord ou la divergence de toutes les opinions qui ne s'y rattachent que de loin; et le millénarisme, entre autres, se présentait d'abord avec une innocence qui l'eût probablement sauvé de l'anathème, si des hommes immoraux ne l'eussent souillé. Il n'eût jamais été un dogme chrétien, mais peut-être eût-il resté opinion permise; lorsqu'il eut dégénéré en erreur manifeste, il fut condamné par l'Église. Saint Irénée ne vit pas cette condamnation; il put admettre le millénarisme en restant le fidèle enfant de l'Église.

Outre son grand ouvrage contre les hérésies, saint Irénée écrivit encore un livre, très court mais très utile, intitulé *De la science*;⁴⁴ un autre livre, dédié à Marcianus, sur la Prédication apostolique; un volume de Mélanges; un traité du *Schisme*, contre Blastus, prêtre de l'Église

⁴² On parlait, dans les provinces méridionales des Gaules, trois langues principales: le celtique ou langue du pays; le grec qu'y avaient popularisé les colons de Massilie, et les nombreux commerçants grecs qui venaient dans les Gaules; le latin, qui y devint la langue la plus ordinaire après la conquête des Gaules. Ces langues diverses devaient se modifier l'une par l'autre et former une langue assez barbare, comme le dit saint Irénée.

⁴³ Toutes ces vérités, souvent et clairement exprimées par saint Irénée, auraient pu être prouvées par des passages tirés de ses ouvrages. Nous aimons mieux renvoyer à saint Irénée lui-même ou à la dissertation qu'a faite D. Massuet sur sa doctrine, et qui est la troisième des dissertations qui servent d'Introduction aux œuvres du saint docteur.

⁴⁴ Euseb. , Hist. eccl. , lib. 5

romaine, qui s'était laissé séduire par les Valentinien; enfin, deux livres contre Florinus. Eusèbe nous en a conservé ce beau fragment ⁴⁵ :

«Florinus, si vous voulez que je vous parle franchement, les dogmes que vous enseignez ne sont pas conformes à la saine doctrine. Ils ne s'accordent pas avec les sentiments de l'Église, et entraînent ceux qui les soutiennent à de grandes impiétés. Les hérétiques eux-mêmes, chassés de l'Église, n'ont pas osé jusqu'aujourd'hui les soutenir; et nos maîtres, qui ont conversé avec les apôtres, ne nous ont pas laissé ces traditions.

Pendant ma jeunesse, je vous ai vu auprès de Polycarpe. Quoiqu'alors vous fussiez comblé d'honneurs à la cour de l'empereur, vous cherchiez à plaire à notre saint maître. Les connaissances acquises dans l'enfance croissent avec l'âge et s'identifient avec l'intelligence; aussi, je me souviens mieux de ce qui se passait alors, que des choses arrivées plus récemment. Il me semble encore voir l'endroit où s'asseyait le bienheureux Polycarpe pour nous instruire; je le vois entrer et sortir; son air, sa figure, ses manières sont gravés dans mon souvenir. Je l'entends parler aux fidèles, nous raconter qu'il avait vécu avec Jean et plusieurs autres qui avaient vu le Seigneur, nous redire ce qu'il en avait appris des discours de Jésus Christ, de sa vie et de ses miracles.

Dieu me fit la grâce d'écouter attentivement toutes ces choses qu'il avait apprises de ceux qui avaient vu le Verbe de voie, et qui sont si conformes aux saintes Écritures; je les ai écrites non sur le papier mais dans mon cœur, et Dieu aidant, j'en conserverai toujours précieusement la mémoire.

Je puis rendre témoignage devant le Seigneur que si ce saint vieillard, cet homme apostolique vous eût entendu proférer les dogmes que vous enseignez, il se fût bouché les oreilles et se fût enfui en s'écriant selon sa coutume : Ô Dieu bon ! à quel temps m'avez-vous réservé.

Vous pouvez en voir la preuve dans les lettres qu'il adressa à quelques Églises et à plusieurs de nos frères pour les avertir ou les exhorter.»

Les pieux et savants ouvrages d'Irénée lui acquirent une grande réputation dans l'Église, et il lui vint un grand nombre de disciples désireux de se former, sous la discipline d'un si grand maître, aux vertus des Apôtres et à la science des docteurs.

Dans les premiers siècles, les évêques avaient toujours plusieurs disciples qui s'attachaient à eux comme les Apôtres au Christ. Ils s'appliquaient à les instruire, à former leur cœur, et les élevaient, suivant leur mérite, aux divers degrés de la hiérarchie ecclésiastique.⁴⁶

Parmi les disciples de saint Irénée brillent deux illustres docteurs de l'Église, Caius et Hippolyte, tous deux évêques des nations. Caius nous est surtout connu par la controverse qu'il soutint à Rome contre le montaniste Proclus. Il continua aussi les traditions de la pieuse école de Smyrne en écrivant contre les gnostiques.⁴⁷ Hippolyte est plus célèbre encore que Caius; marchant sur les traces d'Irénée son maître, il publia un grand nombre d'ouvrages contre les hérétiques, et il ouvre la série glorieuse des commentateurs de l'Écriture sainte. Les ouvrages de saint Hippolyte sont perdus pour la plupart;⁴⁸ c'est un malheur, car toute l'antiquité semble en avoir eu la plus haute estime. Théodoret place saint Hippolyte à côté de saint Irénée, et les appelle l'un et l'autre les fontaines spirituelles de l'Église.

Après s'être formés sous la discipline d'Irénée, Hippolyte et Caius allèrent dans un grand nombre de pays annoncer l'Évangile. Ils ne semblent pas avoir évangélisé les Gaules où plusieurs autres disciples d'Irénée travaillaient avec zèle à étendre le règne du Christ.

Parmi eux, nous connaissons le prêtre Félix qui, avec les diacres Fortunatus et Achilleus,⁴⁹ fonda l'église de Valence; le prêtre Ferréol ⁵⁰ et le diacre Ferrution qui évangélisèrent la cité

⁴⁵ *Ibid.*

⁴⁶ Fleury, Mœurs des chrétiens, n. 32

⁴⁷ voir D. Cellier, *Ecriv. eccl.*, t. II. - *Hist. littéraire de France par les Bénédictins*, t. 1

⁴⁸ Fabricius a donné ce qui reste des écrits de saint Hippolyte; 1 v. in-folio.

⁴⁹ Bolland., 23 avril

⁵⁰ *ibid.*, 16 junii

métropole de la Grande-Séquanaise (Besançon). Enfin, le saint prêtre Nicasius qui parcourut la seconde Lyonnaise, et parvint jusqu'à la cité métropole de cette province (Rouen).⁵¹

Irénée travaillait de son côté avec ardeur. Grâce à son zèle que Dieu bénissait, et qui pouvait s'exercer en toute liberté à cause de la paix qui régnait dans l'Église des Gaules, la cité de Lyon était devenue chrétienne presque tout entière. Les saints martyrs avaient prié pour leurs persécuteurs.

Mais Irénée ne renfermait pas son zèle dans les limites de son Église ou des Gaules, il étendait sa sollicitude sur toute l'Église catholique où ses vertus et son génie lui avaient acquis une juste influence.

Elle était alors agitée par la question de la pâque.

Les Orientaux célébraient cette fête le quatorzième jour de la lune de mars, selon la coutume des Juifs suivie par plusieurs apôtres, et entre autres par saint Jean; les Occidentaux ne la célébraient que le dimanche qui suit ce quatorzième jour. Une partie de l'Église était donc encore dans le jeûne du carême et méditait les tristes mystères de la passion de Jésus, tandis que l'autre fêtait joyeusement sa résurrection.

Au point de vue philosophique, ce désaccord peut paraître d'une importance bien secondaire; mais des cœurs profondément chrétiens et désireux d'une parfaite unité durent le considérer autrement.

Sous le pontificat d'Anicet, saint Polycarpe, évêque de Smyrne, s'était rendu à Rome pour s'entendre avec le pape sur ce sujet; mais ni l'un ni l'autre n'avait pu se décider à changer la coutume de son Église fondée sur d'aussi graves autorités. Vers la fin du second siècle, les montanistes, et Blastus surtout, font de cette question de pure discipline, en quelque sorte, une question de foi, et prétendent que l'usage oriental est le seul qu'on puisse suivre sans erreur.

L'Occident s'élève tout entier contre cette prétention des hérétiques, et les Églises des Gaules, en particulier, présidées par saint Irénée,⁵² se déclarent hautement pour la coutume de l'Église Romaine.⁵³

Les Asiatiques, au contraire, assemblés sous la présidence de Polycrate d'Ephèse, soutiennent leur usage : le pape Victor croit devoir employer la rigueur pour les amener à l'unité; il en écrit à Polycrate, qui lui répond d'une manière hautaine, ce qui décide le pape à excommunier toutes les Églises d'Orient qui ne suivraient pas la coutume pascale de Rome.

Irénée, digne de son nom, qui signifie pacifique, avait écrit à un grand nombre d'évêques pour les exhorter à la paix et à l'union. Il ressentit une vive douleur de la conduite trop sévère de Victor, qui retranchait de la communion catholique de saintes Églises, pures dans leur foi, pour une question que les hérétiques pouvaient bien dénaturer, mais qui n'en était pas moins une simple question de discipline.

Il lui écrivit donc une lettre dans laquelle il lui disait ⁵⁴ :

«Ceux qui ont gouverné votre Église avant vous,⁵⁵ c'est-à-dire, Anicet, Pie, Hygin, Télésphore et Sixte, n'ont pas suivi l'usage des Asiatiques, ne l'ont point permis à leurs fidèles, et ils ont cependant communiqué avec les évêques des Églises orientales qui venaient à Rome.

Le bienheureux Polycarpe s'y étant rendu sous le pontificat d'Anicet, ils confèrent ensemble de certains points sur lesquels ils différaient un peu, et furent bientôt d'accord; mais, sur l'article en question, Anicet ne put persuader à Polycarpe de renoncer à la coutume qu'il tenait de Jean et des autres disciples du Seigneur avec lesquels il avait vécu. Polycarpe, de son côté, ne put amener Anicet à changer l'usage suivi par ses prédécesseurs. Ils restèrent unis cependant, continuèrent de communiquer ensemble, et Anicet permit à Polycarpe de célébrer publiquement dans l'église nos saints mystères.»

⁵¹ *bid.*, 11 octobre

⁵² Euseb., Hist. Eccl., lib. 5, ch. 24

⁵³ Quelques auteurs ont prétendu qu'il n'y avait alors dans les Gaules que l'Église de Lyon et que cette Église, seule, possédée par Irénée, s'était prononcée pour la coutume romaine. Nous avons vu le passage de saint Irénée où il nous atteste l'existence des Églises de la Celtique et des Ggermames-cis-rhénaues.

⁵⁴ Euseb., Hist. Eccl., lib. 5, ch. 24

⁵⁵ Jusqu'au commencement de la dispute de la pâque.

Le pape Victor suspendit sans doute les effets de son excommunication, car les Églises d'Occident et d'Orient restèrent unies, malgré leurs différents usages.⁵⁶

La dispute de la pâque était assoupie, lorsque éclata sur l'Église de Lyon un orage épouvantable. Nous voulons parler de la persécution de Sévère, plus cruelle encore que celle de Marco-Aurèle. Sévère avait été autrefois gouverneur de Lyon, et il avait vu de ses yeux l'état florissant de cette Église. La dixième année de son règne, il assistait à des jeux célébrés en son honneur. Il venait de publier son édit contre les chrétiens. Les infidèles, rassemblés de toutes parts pour les jeux, excités peut-être par les ordres de Sévère, se mettent à crier contre les fidèles, aidés de quelques troupes, ils se répandent dans la cité, et massacrent tous ceux qui se déclarent chrétiens. Le sang coule à flots dans les places publiques,⁵⁷ et dix-neuf mille hommes furent immolés dans cette affreuse boucherie.⁵⁸

Ce fut alors que saint Irénée mourut pour cette foi dont il fut un apôtre si zélé, un si courageux défenseur, pasteur selon le cœur de Dieu, pieux et savant docteur, il méritait d'être martyr. Le juge qui ordonna son supplice s'applaudit d'avoir immolé le pasteur et le troupeau : c'est une gloire, en effet, pour une bête féroce de répandre beaucoup de sang.

Saint Irénée fut enseveli dans la crypte des saints Alexandre et Epipodius, et placé entre ces deux glorieux martyrs par un prêtre nommé Zacharie, qui fut dit-on son successeur.

Félix, Fortunatus et Achilleus, apôtres de Valence; Ferreolus et Ferrution, de la Séquanaise; et le célèbre sous-diacre Andéol, virent bientôt ravager les champs qu'ils avaient cultivés avec tant de peine. Couronnés du martyre, ils allèrent retrouver leur père dans les cieux.

L'Église des Gaules ne fut pas anéantie par le terrible coup que lui porta Sévère. Mais, pendant quarante ans, elle donne à peine quelques signes de vie. Elle s'ensevelit dans ses cryptes avec ses augustes mystères, tremblante et désolée de se voir si faible, elle qui brillait naguère d'un si vif éclat.

Elle ne reprit une vie nouvelle qu'à la voix puissante des nombreux apôtres qui lui vinrent de Rome sous le pontificat de saint Fabien.

⁵⁶ C'est sans doute à propos de la dispute sur la pâque que saint Hippolyte écrivit son livre sur ce sujet et inventa son cycle de seize ans pour trouver le jour de Pâque. L'ouvrage et le cycle étaient perdus, lorsqu'au XVI^e siècle on trouva à Porto, dans les ruines d'une vieille église, dédiée à saint Hippolyte une statue de marbre représentant le saint assis dans une chaire, aux deux côtés de laquelle étaient gravés en caractères grecs deux cycles, chacun de huit ans, et les titres des ouvrages du saint docteur. (voir Hist. littéraire de France, par les Bénédictins, t. 1, et Fabric. S. Hippol. op.)

⁵⁷ Greg. Tur., Hist. Franc, lib. 1, ch. 29

⁵⁸ Nous trouvons ce nombre exprimé dans une ancienne inscription qu'on lisait encore au 17^e siècle sur une dalle de l'antique église de saint-Irénée. Le P. Colonia nous l'a conservée. (Hist. lit. de Lyon)

Pour comprendre cette inscription, il faut se souvenir que les premiers fidèles désignaient par le mot poisson (ikthus) notre Seigneur Jésus Christ. Les lettres du mot grec sont les initiales de ces mots signifient *Jésus Christ, Fils de Dieu, Sauveur*. Pendant les persécutions. ce mot était un signe de fraternité, et on rencontre souvent un poisson gravé sur leurs pierres tumulaires. ...

III

Mission romaine. – Ses succès étonnants au milieu des persécutions. – Invasion de Chrocus. – Aurelien. – Maxime Hercule. – État florissant de l'Église de Gaules sous le gouvernement de Constance. – Constantin.

L'Église Romaine ne voyait pas sans douleur l'état déplorable de l'Église des Gaules; mais persécutée elle-même sans relâche, elle avait bien assez de songer à sa propre défense, et ne pouvait lui porter secours.

Enfin, au milieu de tous les fantômes d'empereurs qui ne prenaient la pourpre que pour ensanglanter l'empire et persécuter les chrétiens, apparaît Philippe qui leur fut favorable. Selon toute apparence, Philippe était chrétien, mauvais chrétien, il est vrai, mais plus disposé toutefois à seconder l'action du christianisme qu'à l'entraver.

Le saint pape Fabien, qui alors occupait dignement le siège apostolique, profita du calme de l'Église pour organiser une mission destinée à vivifier l'Église des Gaules. Elle était sur le point de partir lorsqu'éclata la persécution cruelle de Decius. Les généreux apôtres n'en furent pas effrayés, et ce fut l'année même du consulat de Decius et de Gratus qu'ils arrivèrent dans les Gaules.⁵⁹

Ils étaient nombreux. On distingue parmi eux beaucoup de prêtres et de diacres, qui s'étaient attachés comme disciples aux sept évêques chefs de la mission. Ces sept évêques sont : Gatien de Tours, Trophime d'Arles, Paul de Narbonne, Saturnin de Toulouse, Denis de Paris, Strémoine d'Auvergne, Martial de Limoges.

Gatien ⁶⁰ n'a pas chez les Turons d'éclatants succès. Malgré son zèle et un épiscopat de trente-sept ans, il ne parvient à former qu'un petit troupeau, et encore est-il obligé de le réunir dans les cavernes, au milieu des rochers de la rive droite de la Loire. Il eut, pour principaux disciples, saint Julien,⁶¹ l'apôtre des Cénomans, et saint Clarus qui évangélisa les Andes, les Namnètes, et s'en alla mourir au pays des Venètes.⁶²

Strémoine ⁶³s'était arrêté sur les montagnes de l'Arvernie. Cette région, une des plus illustres des Gaules, est parcourue en tous sens par ses disciples, Marinus, Memmetus, Sirenatus, Antoninus, Nectarius.

Martial ⁶⁴ s'avance jusqu'à la capitale des Lémovices (Limoges); il est secondé par Albinianus et Austricianus, qui partagent son tombeau et sa gloire, après avoir partagé ses travaux; par Severianus, premier évêque des Gabales (près Mende), et Ausonius, apôtre d'Angoulême.

Saturnin ⁶⁵ se fixe à Toulouse. On compte, parmi ses disciples, Papulus (S. Papoul), et Honestus,⁶⁶ qui conquiert à la foi saint Firminus, ce grand apôtre qui parcourut une grande partie des Gaules, évangélisa les Agennais, les Arvernes, les Andes, les Bellovaques, et vint recueillir chez les Ambianais la couronne du martyre.

⁵⁹ Greg. Tur. , Hist. Franc. , lib. 1, ch. 30

⁶⁰ Ibid., lib. 10, ch. 31

⁶¹ Bolland., 27 Jan

⁶² Bolland. 10 octob.

⁶³ Labb. Biblioth., 7 S. Austrem.

⁶⁴ Bolland., 30 Juillet

⁶⁵ D. Ruinart., Act. sinc. Mart. 1 Act. S. Saturn.

⁶⁶ Bolland. 25 sep.

Trophime ⁶⁷ s'arrête à Arles, cette antique Église fondée par un autre Trophime, disciple des apôtres.⁶⁸ Paul ⁶⁹ fonde d'abord l'Église de Béziers, lui donne Aphrodisius, son disciple, pour évêque, envoie Rufus à Avignon, et se rend à Narbonne, à la prière des chrétiens qui habitaient cette cité.

Bientôt l'Église de Narbonne devient plus nombreuse, et son saint évêque lui donnait l'exemple de toutes les vertus. Mais sa vie pure et innocente était un continuel reproche pour deux diacres indignes qui conçurent pour lui la haine la plus injuste; ils osèrent même l'accuser d'un crime honteux, et le saint évêque, pour détruire la calomnie, fut obligé de prier ses collègues des Gaules de s'assembler pour le juger. Dieu lui-même prit la défense de son apôtre, et força les calomniateurs eux-mêmes à confesser son innocence.

Nous n'avons encore nommé que six des évêques placés à la tête des missionnaires des Gaules : le septième est saint Denis de Paris.⁷⁰

Il fut, sans contredit, le plus illustre de tous; l'action qu'il exerça sur les Gaules fut plus étendue, plus énergique, et il a mérité d'en être appelé l'apôtre par excellence.

A la tête de douze principaux disciples, il prend possession de la plus grande partie des contrées au-delà de la Seine; lui-même choisit Paris pour centre de sa mission. Il envoie Quintinus ⁷¹ aux Veromandues (Saint-Quentin), Lucianus ⁷² aux Bellovaques (Beauvais), Fuscianus et Victoricus ⁷³ aux Morins (Terouenne), Piaton ⁷⁴ aux Nerviens (Tournai), Regulus ⁷⁵ aux Silvanectès (Senlis), Taurinus ⁷⁶ aux Ebuovices (Evreux), Sanctinus ⁷⁷ aux Meldes (Meaux). Chrysolus et Eubertus ⁷⁸ allèrent unir leurs efforts à ceux de saint Piaton, chez les Nerviens; Crispinus et Crispinianus ⁷⁹ évangélisèrent les Suessions (Soissons). Ces deux ⁸⁰ saints apôtres étaient frères et d'une naissance distinguée; ils exerçaient cependant le métier de cordonnier, sans doute à l'exemple du grand Paul, qui travaillait de ses mains pour n'être à charge à personne, ou pour se ménager un accès plus facile auprès des gens de travail et des pauvres qui étaient le mieux

⁶⁷ Greg. Tur., Hist. Franc., lib. 1.

⁶⁸ On a confondu longtemps le premier Trophime, disciple de saint Paul et celui qui fut envoyé au 3^e siècle dans les Gaules. On ne donnait pour raison que l'identité des noms, comme si deux hommes du même nom n'avaient pas pu être évêques d'Arles à deux siècles d'intervalle. C'est pourtant appuyés sur cette raison, que plusieurs auteurs, qui adoptaient l'opinion de la mission de saint Trophime au 1^{er} siècle, rejetèrent le témoignage si clair de Grégoire de Tours, et que les partisans de Grégoire de Tours rejetèrent la mission de saint Trophime, disciple de saint Paul, appuyée cependant sur les traditions incontestables de l'Église de Rome et des Églises des Gaules au V^e siècle. Nous croyons plus raisonnable d'admettre deux faits également certains, appuyés sur des témoignages clairs et authentiques, qui ne sont combattus par aucun témoignage contraire et par aucune bonne raison.

⁶⁹ Bolland. 22 mars

⁷⁰ Bolland., 9 octobre

⁷¹ Haglog., 31 octob.

⁷² Bolland., 8 jan.

⁷³ Haglog., 11 decemb.

⁷⁴ Bolland., 1 octob.

⁷⁵ Ibid., 30 mart.

⁷⁶ Ibid., 11 aug.

⁷⁷ Ibid., 22 septemb.

⁷⁸ Ibid., 7 febr. et 1 febr.

⁷⁹ Haglog., 25 octob.

⁸⁰ Ces saints apôtres sont appelés vulgairement saint Quentin, saint Lucien, saint Fuscien, saint Victoric, saint Platon ou Plat, saint Rieul, saint Taurin, saint Sanctin ou Saintlin, saint Chryseuil, saint Eubert ou Euvert, nommé aussi saint Eugène; saints Crépin et Crépinien.

disposés pour l'Évangile, comme nous l'apprend Grégoire de Tours dans son intéressant récit de la fondation de l'Église des Bituriges.

«Un disciple des sept évêques, dit-t-il ⁸¹ (St. Ursin),⁸² s'avança jusqu'à la cité des Bituriges (Bourges), et annonça à ces peuples le Seigneur Jésus, Sauveur de tous les hommes; il forma des clercs, leur apprit à chanter les louanges de Dieu, et leur inspira la pensée de bâtir une église.

Les fidèles, encore peu nombreux, étaient bien pauvres. Les sénateurs, les riches, restaient attachés à leurs superstitions, et les pauvres seulement avaient embrassé la foi. C'était conforme à ces paroles de Jésus Christ aux Juifs : *Les femmes de mauvaise vie et les publicains entreront avant vous dans le royaume des cieux.*

Après avoir essuyé plusieurs refus, les fidèles s'adressèrent enfin à Leocadius, sénateur illustre des Gaules, qui était de la famille de Vettius Epagatus qui mourut à Lyon pour la foi. Leocadius, ayant écouté leur demande, répondit : *Si la maison que je possède à Bourges peut vous convenir, je ne refuse pas de vous la céder.*

A ces mots, les fidèles se jettent à ses pieds et lui offrent cent pièces d'or et un bassin d'argent. Leocadius prit seulement trois pièces d'or, et leur laissa le reste. Il était encore idolâtre; mais bientôt, devenu chrétien, il fit de sa maison une église. C'est aujourd'hui, ajoute Grégoire de Tours, la première église de la cité métropole des Bituriges; elle est bâtie avec un art merveilleux, et enrichie des reliques du martyr saint Étienne.»⁸³

Toutes nos Églises ont conservé le souvenir des brillants succès de la mission romaine dans les Gaules. Les hagiographes ⁸⁴ nous parlent avec bonheur des églises nombreuses qui s'élevaient de toutes parts, des innombrables apôtres qui sillonnaient en tous sens le sol gaulois, des prodiges nombreux qui accompagnaient leur prédication.

Une impulsion puissante était donnée; la persécution, malgré ses violences, ne put la comprimer, et n'eut à s'applaudir que de rares défections.

Celle qui la réjouit davantage et affligea le plus le cœur de l'Église, fut celle de l'évêque d'Arles, Trophime.⁸⁵ C'était un homme pieux cependant, et qui, par ses vertus, s'était concilié l'amour et l'estime de tout son troupeau. Il faiblit pendant la persécution de Decius, et, tout en restant au fond du cœur attaché à la foi, il fit à l'erreur quelques concessions, et offrit de l'encens aux idoles,

Son exemple entraîna dans l'apostasie un grand nombre des fidèles qu'il devait soutenir dans la foi. La persécution passée, il gémit de sa faute et en implora le pardon du pape Cornelius (Corneille), qui le déposa de l'épiscopat, et ne l'admit qu'à la communion laïque.

Marcianus fut élu, à sa place, évêque d'Arles. C'était un homme d'une vertu âpre et dure, que son caractère et sa position vis-à-vis de Trophime disposaient aux opinions exagérées et anti-chrétiennes de Novatien. Il les adopta en effet, et se conduisit envers ceux qui avaient été faibles dans la persécution avec une véritable cruauté.

Les choses même allèrent si loin que Faustinus, évêque de Lyon, de concert avec les autres évêques des Gaules, le dénonça au pape Étienne. N'en ayant pas reçu de réponse, on ne

⁸¹ Greg. Tur., Hist. Franc., lib. 1, c. 31

⁸² Greg. Tur., Hist. Franc., lib. 1, c. 31

⁸³ L'église que loue ici Grégoire de Tours fut bâtie par saint Palais (Palladius), neuvième évêque de Bourges, et fut terminée en 380. Elle fut bâtie sur l'emplacement de celle de Leocadius. C'est aussi sur le même lieu qu'a été élevée la cathédrale actuelle, commencée au IX^e siècle et continuée pendant les cinq siècles suivants. (Sur saint Palais ou Palladius. v. Bolland., 10 mai)

⁸⁴ Sans attacher une grande importance aux détails des hagiographes, on ne peut raisonnablement les rejeter tous absolument. Il y eut, au moyen-âge, des légendes qui furent de vrais romans pieux; mais plusieurs autres se firent les fidèles échos des traditions, et quelques erreurs chronologiques ne doivent pas empêcher d'admettre le fond, la substance de leur travail.

⁸⁵ C'est M. le marquis Fortia d'Urban qui a déclaré ce point d'histoire ecclésiastique. Il est vrai que, dans la lettre de saint Cyprien à Antonien, ce saint docteur ne dit pas que l'évêque Trophime dont Il parle eût été évêque d'Arles; mais il est impossible de ne pas apercevoir une grande concordance entre les faits, et la conduite de Trophime explique très bien la conduite de Marcien. Nous regardons l'opinion de M. Fortia d'Urban comme très probable, et nous l'avons suivie sans scrupule. Elle a été adoptée aussi par M. Amédée Thierry. (Hist. de la Gaule Rom., t. 2)

sait pour quelle raison, Faustinus s'adressa à saint Cyprien, évêque de Carthage, qui jouissait dans l'Église d'une influence que méritaient son grand caractère, sa sainteté et son génie.

Saint Cyprien avait déjà reçu auparavant une lettre d'un certain Antonianus, qui blâmait le pape Cornelius d'avoir communiqué avec Trophime; il lui avait répondu ⁸⁶ :

«Vous désirez que je vous dise dans cette lettre pourquoi Cornelius communique avec Trophime et ceux qui ont offert de l'encens aux idoles.

Quant à Trophime, la chose n'est pas telle que vous l'ont fait connaître le bruit public et le mensonge des méchants.

Comme un grand nombre de nos prédécesseurs, notre très cher frère a obéi à la nécessité. La plus grande partie du peuple était tombée avec Trophime : or, Trophime, voulant revenir à l'Église, confessant sa faute, se soumettant à la pénitence et aux satisfactions qu'elle mérite, implorant avec humilité le nom de frère qu'il avait perdu, on a eu égard à sa prière, et on a admis dans l'Église du Seigneur, non pas tant Trophime que le grand nombre de frères qui étaient avec lui et ne seraient pas rentrés, sans lui, dans le sein de l'Église.

Cornelius tint conseil avec plusieurs autres évêques, et admit Trophime pour lequel satisfaisaient le retour et le salut d'un si grand nombre de nos frères. Il ne fut reçu cependant qu'à la communion laïque, et non aux honneurs du sacerdoce, comme on vous l'avait faussement et malicieusement écrit.»

Saint Cyprien, ayant reçu la lettre de Faustinus qui lui dénonçait Marcianus, écrivit en ces termes au pape Étienne :

«Cyprien, à son frère Étienne, salut ⁸⁷ :

Très cher frère, notre collègue de Lyon, Faustinus, m'a écrit deux fois pour me faire connaître ce que déjà il vous a annoncé à vous-même, de concert avec les autres évêques de cette province : c'est-à-dire, que Marcianus d'Arles a pris parti pour Novatien, s'est séparé de l'unité de l'Église et de notre corps sacerdotal, a adopté les opinions dures et perverses de l'hérésie, au point de refuser d'admettre à guérison les pauvres blessés, et de les abandonner à la dent des loups et du démon, sans espérance de paix et de communion.

C'est pourquoi vous devez écrire à nos frères les évêques des Gaules de ne pas tolérer plus longtemps l'insulte que fait au corps sacerdotal l'impitoyable et orgueilleux Marcianus, l'ennemi de la bonté de Dieu et du salut de nos frères.

Envoyez aux évêques de la province et au peuple d'Arles des lettres par lesquelles vous déposerez Marcianus et ordonnerez d'en élire un autre à sa place. Que le troupeau du Christ, dispersé et blessé par lui jusqu'à ce jour, soit enfin rassemblé. C'est bien assez que, ces années passées, un si grand nombre de nos frères soient morts sans avoir reçu la paix. Secourez ceux qui restent, qui ne cessent de gémir nuit et jour, et d'implorer la paternelle miséricorde de Dieu et notre secours.

Veillez nous faire connaître celui qui aura été mis à la place de Marcianus, afin que nous sachions à qui envoyer nos frères et écrire nos lettres.»

C'était alors la coutume des évêques, dans tout le monde chrétien, de s'envoyer mutuellement des lettres, et d'en charger des prêtres ou des diacres. C'était un moyen puissant d'entretenir l'unité catholique et la foi dans toute sa pureté. Souvent même, ils s'envoyaient la sainte Eucharistie en signe de communion.

On ignore quelle fut la conduite du pape Étienne par rapport à Marcianus; il est probable qu'il le déposa; car, outre son zèle pour la pureté de la foi, ce saint pape semble avoir eu pour les Gaules une affection particulière, et il lui envoya de nouveaux apôtres pour seconder ceux qu'avait envoyés le pape Fabien.

Parmi eux, nous connaissons Savinianus (S. Savinien) qui fonda une église dans la vieille cité des Sénonais (Sens); Potentianus (S. Potentien), son disciple et son successeur; Serotinus (S. Serotin), qui évangélisa les Tricassiens (Troyes), Altinus (S. Altin), Eodaldus (S. Eodald, distingué par son éloquence, et Adventus, tous trois aussi disciples de Savinianus, se dirigèrent au pays des Carnutes. Ils prêchent d'abord à Gennabum (Orléans), traversent le territoire de Lutèce, où ils convertissent Agoard et Aglibert qui meurent bientôt pour la foi, et fondent une église dans la capitale des Carnutes (Chartres). Adventus ⁸⁸ y reste comme évêque, ses deux compagnons

⁸⁶ Cyprian, Epist. 52 ad Antonian.

⁸⁷ Cyprian. Eplst. 67 ad Steph.

⁸⁸ Quelques auteurs ont appelé Adventus saint Aventin. Il ne faut pas le confondre avec saint Aventin qui fut aussi évêque de Chartres au VI^e siècle.

reviennent auprès de Savinianus, et peu après sont martyrisés avec lui et ensevelis dans la même crypte.⁸⁹

C'est à cette même époque que vint de Rome Eutropius, apôtre et premier évêque des Santons ⁹⁰ (Saintes). Ce peuple se montra d'abord bien rebelle à la parole évangélique, et Eutropius fut obligé de se construire, hors de leur cité, une pauvre cabane où il passait les jours et les nuits à prier et à gémir. Dieu fut favorable à ses larmes et à ses prières; il convertit plusieurs infidèles et entre autres une vierge nommée Eustelle. Son père, un des citoyens les plus considérables de la cité, devint furieux en apprenant la conversion d'Eustelle, et il immola le saint apôtre qui fut enseveli dans sa cabane par la pieuse vierge et les autres chrétiens.

Nous croyons devoir compter au nombre des apôtres envoyés par le pape Étienne, saint Front ⁹¹ qui évangélisa les Pétrocoriens (Périgueux). Le martyrologe romain ⁹² lui donne pour compagnon saint Georges, celui probablement qui prêcha la foi aux Vellaves (Velay). Saint Florus (Flour) vint ⁹³ dans les Gaules à la même époque et s'avança jusques dans l'Arvernien, après avoir fondé l'Église de Lodève; enfin le saint pape Étienne envoya aussi saint Mellonus,⁹⁴ premier évêque de Rouen, déjà éclairé des lumières du christianisme par le prêtre Nicasius, disciple de saint Irénée.

Le pape Sixte II hérita du zèle de saint Fabien et de saint Étienne pour l'accroissement de l'Église des Gaules. C'est sous son pontificat que vint de Rome saint Peregrinus d'Auxerre, accompagné du prêtre Marsus, du diacre Corcodemus, des sous-diacres Jovianus et Alexandre, et du lecteur Jovinianus, très éloquent et très instruit dans les Saintes Écritures.⁹⁵

En même temps que ces saints apôtres fondaient l'Église de la cité des Autessioduriens, saint Memmius ⁹⁶ donnait naissance à celle des Catalauniens (Châlons-sur-Marne), saint Genulphus ⁹⁷ (Genou) parcourait le pays des Cadurques (Cahors), et venait s'ensevelir dans une solitude du pays des Bituriges, sur les bords de la petite rivière de Naon; saint Sixtus ⁹⁸ et son disciple Sisinnius (Sinice), augmentaient à Soissons le nombre déjà considérable des fidèles, et, après bien des efforts, parvenaient à fonder à Reims une Église ⁹⁹ florissante qui fut peu après fécondée par le sang des martyrs.

Saint Timothée,¹⁰⁰ qui était probablement venu de Rome avec saint Sixtus, y fut arrêté avec un prêtre nommé Maurus et cinquante chrétiens qui eurent la tête tranchée. La veille de sa mort, saint Timothée convertit Apollinaire qui, de son bourreau, devint le compagnon de sa gloire.

C'est, sans doute, vers cette même époque que souffrirent le martyr deux illustres évêques, saint Saturnin et saint Denis.

Saturnin ¹⁰¹ avait converti à Toulouse un grand nombre d'infidèles, et il les réunissait dans une petite église peu éloignée du Capitole, temple célèbre alors par les oracles qui s'y rendaient.

Tous les jours Saturnin passait devant ce temple pour se rendre à l'église, et les prêtres de l'idole, qui l'observaient, s'aperçurent qu'au moment de son passage leur oracle était muet. Ils

⁸⁹ Hagiog., 31 decemb. – Tillemont, Mém. eccel. t. IV.

⁹⁰ Bolland., 30 april

⁹¹ Hagiog., 25 octob.

⁹² Ad diem., 25 octob.

⁹³ Haglog., 3 novemb.

⁹⁴ *Ibid.* 22 oct.

⁹⁵ Bolland. 16 Junli, 5 mai.

⁹⁶ *Ibid.* 5 aug.

⁹⁷ *Ibid.*, 17 Jan.

⁹⁸ *Ibid.*, 1 septemb.

⁹⁹ On peut sur les apôtres du 3^e siècle, consulter Tillemont, Mémoires Eccl.; Mém. sur saint Denis. t. IV.

¹⁰⁰ Frodoard., Hist. eccl. Rem. – Bolland., 23 aug.

¹⁰¹ Acta santi Saturnini apud Ruinart.; Act. sinc. Mart.

déclarèrent donc au peuple que le chef de la secte nouvelle qui se formait dans Toulouse avait attiré la colère céleste sur cette cité autrefois si favorisée des dieux, et qu'on ne pouvait se réconcilier avec eux qu'en répandant le sang du coupable.

C'était le temps du sacrifice. Déjà le taureau qu'on devait immoler approchait couronné de bandelettes et de fleurs.

A cette heure même, Saturnin se rendait à l'église. Un infidèle l'aperçoit et s'écrie : «Le voilà l'ennemi de nos dieux, le chef de la secte nouvelle qui prêche la destruction de nos temples, appelle nos dieux des démons, et, par sa présence, rend muets nos oracles. Puisqu'il vient si à propos, qu'il apaise nos dieux par ses sacrifices ou leur serve lui-même de victime.»

Une troupe furieuse se jette aussitôt sur le saint évêque, on le conduit au temple, on veut le forcer à sacrifier; mais lui, élevant la voix : «Je n'adore, dit-il, que le seul vrai Dieu, c'est à lui que j'offre des sacrifices; vos dieux ne sont que des démons qui demandent vos âmes plutôt que le sang des animaux. Comment voulez-vous que j'aie pour eux du respect, puisque vous avouez vous-mêmes qu'ils me craignent ?»

A ces mots, on se jette sur Saturnin, on l'attache par les pieds au taureau destiné au sacrifice. L'animal, que l'aiguillon rend furieux, se précipite et entraîne le saint évêque, dont la tête se brise sur les degrés du temple. Le taureau continua de le traîner jusqu'à ce que la corde qui l'attachait fut rompue.

Deux femmes chrétiennes recueillirent les débris du corps du martyr et les enterrèrent secrètement.

Le triomphe de saint Denis,¹⁰² aussi célèbre que celui de saint Saturnin, nous est moins connu dans ses détails. Il souffrit à Lutèce, sous le président Sisinnius, avec le prêtre Rusticus et le diacre Eieutherius. Tous trois eurent la tête tranchée sur la montagne de Mercure, qui prit depuis le nom de Montagne des Martyrs (Mont-Martre).

Entre les persécutions de Decius et d'Aurélien, il n'y en eut pas de générale dans les Gaules, mais trop souvent le zèle sanguinaire des magistrats de second ordre, et les émeutes populaires excitées par le fanatisme et la superstition, y suppléèrent, et les martyrs n'en furent pas moins nombreux. A ceux que nous avons déjà nommés, ajoutons le diacre Vincent,¹⁰³ apôtre des Agennais; saint Pons,¹⁰⁴ martyrisé à Cimèle; sainte Colombe de Sens;¹⁰⁵ saint Patrocle,¹⁰⁶ la gloire de l'Église de Troyes, condamné par Aurélien qui, pendant son préfectorat des Gaules, montra pour les chrétiens cette haine dont il donna des preuves plus cruelles encore lorsqu'il fut parvenu à l'empire.¹⁰⁷

Nommons aussi les nombreuses victimes du barbare Chrocus.

Nous transcrivons ce que nous en dit Grégoire de Tours.¹⁰⁸

«Du temps de Valérien et Gallien, dit-il, Chrocus, roi des Allemans, leva une armée et ravagea les Gaules.

Or, on rapporte qu'il était d'une grande cruauté. S'étant jeté sur les Gaules, il renversa tous les édifices anciens.

Etant arrivé au pays des Arvernes, il brûla et détruisit un temple que les habitants appelaient Vasso en langue gauloise. Il était d'une construction admirable et très solide, car ses murs étaient doubles, bâtis en dedans avec de petites pierres, au dehors avec de grandes pierres

¹⁰² Bolland., 9 octob.

¹⁰³ Ibid., 9 Juin.

¹⁰⁴ Ibid., 14 mai

¹⁰⁵ Hagiog., 31 décembre

¹⁰⁶ Greg. Tur., lib. 1, De glor. Mart., c. 64. - Bolland., 21 Jan.

¹⁰⁷ C'est dans le courant du 3^e siècle que fut martyrisé à Rome un Gaulois illustre, nommé Gordianus, qui avait le titre d'envoyé de la Gaule. Il fut massacré avec toute sa famille, et il ne resta que sa servante pour lui élever un modeste document dans les catacombes. Elle écrivit dessus cette inscription qui nous est parvenue, et que les auteurs du précieux ouvrage de *Rome souterraine* ont insérée dans leur collection. (*Roma subterranea*, t. 1, P. 338)

¹⁰⁸ Ici repose Gordien, envoyé de la Gaule, égorgé pour la foi, avec toute sa famille. Irphile, sa servante, a fait cette inscription.

carrées, et avaient trente pieds d'épaisseur. L'intérieur était décoré de marbre et de mosaïques; le pavé était en marbre et le toit en plomb.

Auprès de la cité des Arvernes (Clermont) reposent les martyrs Liminius et Antholianus. C'est là aussi que Cassius et Victorinus, liée par une amitié fraternelle dans l'amour du Christ, répandirent ensemble leur sang et ensemble entrèrent dans le royaume des cieux. La tradition rapporte que Victorinus avait été au service du prêtre du temple dont je viens de parler. Allant souvent dans les rue dite des chrétiens, pour les insulter, il rencontra le chrétien Cassius. Touché par ses discours et ses miracles, il crut en Christ et abandonnant sa hideuse idolâtrie, il fut consacré par le baptême et devint célèbre par ses œuvres merveilleuses. Peu après, les deux amis ayant souffert le martyre, montèrent ensemble au royaume des cieux. ¹⁰⁹

Pendant l'irruption de Chrocus dans les Gaules, saint Privat,¹¹⁰ évêque de la cité des Gabales (près Mende), fut trouvé dans une grotte du mont Memmat, où il se livrait aux jeûnes et à la prière, tandis que le peuple était enfermé dans les retranchements de Grèze. Le bon pasteur refusa de livrer ses brebis aux loups, et on voulut le contraindre de sacrifier aux démons. Comme il détestait et repoussait cette infamie, on le frappa de verges jusqu'à ce qu'on le crût mort. Peu de jours après il rendit l'âme.

Chrocus fut pris auprès d'Arles, cité des Gaules, subit plusieurs tourments et fut frappé du glaive; livré avec justice aux souffrances qu'il avait infligées aux saints de Dieu.»

Chrocus ne fit pas seulement ces martyrs du pays des Arvernes, dont nous parle Grégoire de Tours. En passant par la Séquanaise, il fit mourir le saint évêque Antidius ¹¹¹ (de Besançon). Dans la cité des Lingons, il fit trancher la tête à saint Desiderius ¹¹² (Didier); ce pieux évêque était en prières lorsqu'on le saisit pour le conduire au roi barbare. Ce fut en vain qu'il chercha à lui inspirer quelques sentiments d'humanité.

Avant de se rabattre sur Arles, Chrocus poussa jusqu'à Angoulême, où Ausonius,¹¹³ disciple de saint Martial, reçut la couronne du martyre.

Cette course sanglante d'un brigand de Germanie ne fut pas plus funeste aux chrétiens qu'un voyage que et dans les Gaules Aurélien devenu empereur. Comme il n'était encore que préfet des Gaules, il avait déjà donné bien des preuves de sa haine féroce; aussi, dès qu'il approchait d'une province, les chrétiens s'enfuyaient en foule et allaient se cacher au fond des forêts les plus sombres. Aurélien ne rougissait pas d'employer son armée à les y traquer comme des bêtes sauvages.

A son arrivée dans la quatrième Lyonnaise, un grand nombre de chrétiens s'enfuirent ainsi dans les forêts. Ils y étaient réunis et, sous la présidence du saint prêtre Priscus,¹¹⁴ chantaient les louanges de Dieu, lorsqu'ils furent surpris par Alexandre, officier des gardes d'Aurélien. Cet homme, aussi cruel que son maître, se jette avec sa troupe sur ces chrétiens innocents et paisibles et les massacre impitoyablement. Un saint homme, nommé Cottus, avait trouvé moyen de s'enfuir et emportait avec lui la tête de saint Priscus; un soldat l'aperçoit, le poursuit et le tue d'un coup de hache.

Bien d'autres martyrs, que leurs actes mettent sous Aurélien, le rendent digne d'être compté au nombre des plus cruels persécuteurs de l'Église des Gaules, Marc-Aurèle, Sévère et Maximien-Hercule qui les surpassa tous en cruauté.

Maximien-Hercule tenait plus de la bête féroce que de l'homme.

¹⁰⁹ Bolland., 13 et 15 mai, 29 mars.

¹¹⁰ Ibid., 4 août

¹¹¹ Bolland., 25 juin.

¹¹² *Ibid.*, 23 mai.

¹¹³ *Ibid.*, 11 juin.

¹¹⁴ *Ibid.*, 26 mai

Lorsque Dioclétien l'eut associé à l'empire, il le chargea d'aller combattre les partisans de l'indépendance gauloise, qu'on appelait *Bagaudes*,¹¹⁵ il partit à la tête de son armée pour faire la guerre non seulement aux bagaudes, mais aussi aux chrétiens qui s'étaient merveilleusement multipliés sur le territoire gaulois.

Or, Maximien ¹¹⁶ avait dans son armée une légion qu'on appelait Thébéenne, parce qu'elle avait été recrutée dans cette partie de l'Égypte qui avait Thèbes pour capitale, et que, pour cette raison, on appelait Thébaïde: elle était chrétienne tout entière. Ce fut probablement pour cette raison que Maximien la commanda pour persécuter les fidèles.

Cette pieuse légion, qui arrivait d'Orient, n'avait pu rejoindre le corps d'armée qu'à Octodure, sur les frontières des Gaules, et s'était campée à Agaune, village situé dans une vallée des Alpes, à soixante milles de Genève.

C'est là qu'elle reçut les ordres de Maximien. Elle ne pouvait se prêter à ses cruautés et à ses injustices. «Nous ne sommes pas venus d'Orient, disaient ces généreux soldats, pour être des bourreaux, mais pour gagner des victoires.»

Maximien, qui apprend leur résistance, accourt à Agaune plein de rage. C'est en vain qu'il les fait décimer deux fois;¹¹⁷ à la même cruauté, ils opposent le même courage, et Maximien se retire dans son camp, méditant de nouvelles vengeances.

Pendant ce temps-là, Mauricius, chef de la légion, et deux officiers, Exuperius et Candidus, pleins d'ardeur et de foi, soutiennent le courage de leurs soldats, qui envoient à Maximien une déclaration conçue en ces termes :

«Empereur, nous sommes vos soldats, mais nous sommes aussi les serviteurs de Dieu : nous le déclarons sans crainte. A vous, nous devons le service militaire; à lui, une vie juste et sainte. Nous recevons de vous le prix de nos travaux; de lui, nous avons reçu la vie. Vous êtes notre empereur, mais nous ne pouvons vous servir jusqu'à renier notre Dieu. Il est notre père et notre maître, et le vôtre aussi, que vous le vouliez ou non.

Si vous n'ordonnez rien qui l'offense, nous vous obéirons comme nous l'avons fait jusqu'à ce jour; autrement, nous lui obéirons plutôt qu'à vous.

Nos mains sont à vous contre les ennemis de l'empire, quels qu'ils soient; mais nous regardons comme un crime de les tremper dans le sang innocent. Nos bras savent combattre les ennemis de l'empire et les vôtres, ils ne savent pas égorger des citoyens paisibles; c'est pour les défendre que nous avons des armes, et non pour les massacrer. Toujours, nous avons combattu pour la justice, pour le bien et la vie des innocents : c'est pour nous un doux souvenir, et jusqu'à présent l'unique récompense de nos travaux.

Jusqu'à ce jour, nous vous sommes restés fidèles; mais comment pourriez-vous désormais compter sur notre fidélité, si nous trahissions celle que nous devons à Dieu ! Nos premiers serments ont été pour Dieu, les seconds pour l'empereur; vous ne pourriez plus croire aux seconds, si les premiers n'étaient pas sacrés pour nous.

Vous nous ordonnez de rechercher les chrétiens et de les traîner au supplice ? N'en cherchez pas d'autres : vous avez ici des hommes qui croient en Dieu le Père, principe de tout, et en Jésus Christ, son Fils, Dieu comme lui. Nous avons vu égorger nos compagnons d'armes qui avaient partagé avec nous les mêmes combats, nous avons été couverts de leur sang, et nous n'avons pas pleuré leur mort, au contraire, nous nous en sommes réjouis, nous les félicitons d'avoir été jugés dignes de souffrir pour leur Dieu.

Ne craignez pas que nous ayons recours à nos armes pour défendre notre vie. Vous êtes notre empereur, et le désespoir qui pourrait nous rendre terribles ne nous armera pas contre vous. Nous n'opposerons aucune résistance, nous aimons mieux mourir que de tuer nos concitoyens. Nous aimons mieux périr innocents que de vivre coupables.

¹¹⁵ Quelques auteurs ont fait des *Bagaudes* des chrétiens révoltés. «Une pareille hypothèse, dit M. Amédée Thierry (Hist. de la Gaule Rom., t. 2, p. 476), ne peut être en aucune manière admise par l'histoire. Les bagaudes n'étaient certainement pas des chrétiens soutenant par les armes une cause religieuse; toutefois, la persécution contre le christianisme avait aggravé l'état du pays et étendu le rayon de la bagaudie. On avait vu souvent, durant ces *chasses* cruelles que les officiers d'Aurélien dirigeaient contre les fidèles des Gaules, des communautés entières se réfugier au fond des bols, où les soldats venaient les traquer. De là à devenir bagaude, quand la nécessité était pressante. Il n'y avait qu'un pas, et vraisemblablement beaucoup de chrétiens le franchirent.»

¹¹⁶ D. Ruinart., Act. sinc. Martyr.; Act. sanct. Mauricli et solorum à sancto Euch. scripta.

¹¹⁷ Décimer une légion, c'était tuer un soldat sur dix.



Si vous donnez de nouveaux ordres contre nous, nous sommes prêts à souffrir le fer, le feu, tous les tourments; nous le déclarons, nous sommes chrétiens, nous refusons d'égorger les chrétiens.»

Ces nobles paroles ne firent qu'exaspérer la fureur de Maximien.

Il arrive à Agaune avec toute son armée, enveloppe la courageuse légion, et la fait passer tout entière au fil de l'épée.

Les martyrs ne faisaient aucune résistance, jetaient leurs armes et présentaient aux glaives leur poitrine découverte. Ils auraient pu vendre chèrement leur vie, mais ils se souvenaient de celui qui a été conduit à la mort sans ouvrir la bouche pour se plaindre.

C'est ainsi que cette angélique légion alla rejoindre les légions des anges, pour louer ensemble à jamais le Seigneur Dieu des armées.

Après cette lâche victoire, les soldats, enrichis des dépouilles des martyrs, se livrèrent à une horrible joie au milieu des cadavres. Un vétéran nommé Victor passa au milieu d'eux, et tous aussitôt de l'environner et de lui raconter leur bel exploit. Victor ne dissimula pas l'indignation qu'il en éprouvait. «Vous êtes donc aussi chrétien, lui disent-ils; oui, répond avec fermeté le vieux soldat, je le suis et le serai toujours,» et, sur le-champ, il reçoit le coup de la mort.

Un détachement de la légion thébaines avait été dirigé sur les Germanies. Maximien mit à sa poursuite Rictius-Varos, qui l'atteignit sur les bords du Rhin et le massacra tout entier.¹¹⁸

Rictius-Varus était digne de la mission que lui confia Maximien, et sa haine pour les chrétiens égalait bien celle de son maître. Après avoir ensanglanté les Germanies cis-rhénanes, il vint en Belgique, où il fit d'innombrables martyrs. Nommons l'illustre Quintinus (saint Quentin). Ce saint apôtre des Veromanduens fut percé de deux broches, et n'eut la tête tranchée qu'après avoir enduré les plus

horribles tourments. Fuscianus et Victoricus, apôtres des Morins, ignorant la mort de saint Quentin, venaient pour conférer avec lui des affaires de la religion. Gentianus les arrête à quelque distance de la cité d'Amiens, leur apprend l'horrible boucherie qu'y fait Rictius-Varus, et les engage à loger chez lui. Rictius apprend l'arrivée des deux apôtres, et il court chez Gentianus qui, en le voyant, met l'épée à la main pour défendre ses hôtes. Les séides du farouche préfet se ruent sur le courageux vieillard, qui confesse la foi et meurt martyr. Fuscianus et Victoricus sont dirigés sur Amiens; mais, chemin faisant, Varus leur fait crever les yeux, enfoncer d'énormes clous dans le crâne, et enfin trancher la tête; saint Piaton, l'apôtre des Nerviens, et plusieurs autres disciples de saint Denis souffrirent alors pour la foi.

On reconnaît les victimes de Rictius-Varus aux clous qu'il leur faisait ordinairement enfoncer dans la tête. C'était le supplice de prédilection de cet atroce persécuteur.

Maximien ne lui cédait point en cruauté, et partout où il passa dans les Gaules, il laissa une trace de sang.

La plus illustre de ses victimes fut Victor, la gloire de l'Église de Marseille.¹¹⁹

Victor était un guerrier distingué par sa naissance et sa bravoure. Voyant les chrétiens ses frères effrayés de l'arrivée de Maximien à Marseille, il employait toutes les nuits à les visiter et à leur inspirer le courage dont il était lui-même animé.

¹¹⁸ Act. S. Mauricii et soc. à S. Euch. scripta.

¹¹⁹ D. Ruinart., Act. sinc, Martyr.; Act. S. Victoris.



Surpris dans l'exercice de son zèle et conduit au tribunal des deux préfets, Eutychus et Asterius, il confessa la foi sans être ému des menaces de ses juges et des cris de la populace. Comme il était de famille noble, les préfets renvoyèrent sa cause à l'empereur.

Victor parut sans la moindre émotion devant le farouche Maximien, qui le renvoya aux préfets après l'avoir fait traîner dans toutes les rues de la cité, exposé aux outrages de la plus vile populace; les juges déployèrent toute leur éloquence pour le séduire; lui firent un tableau magnifique des honneurs qui l'attendaient, s'il abandonnait son crucifié pour les dieux de l'empire, et lui peignirent, sous les couleurs les plus sombres, les supplices qui l'attendaient, s'il persévérerait dans sa foi.

Victor, avec une liberté digne d'un soldat chrétien, fit l'apologie de sa foi, et mit en parallèle les idoles ridicules et obscènes du polythéisme, et Jésus, le Dieu de la sainteté et de la sagesse. Les pauvres raisonnements des juges s'éclipsaient devant la divine éloquence du martyr.

«Cesse de philosopher, lui disent-ils; il faut sacrifier aux dieux ou mourir: choisis.»

«Puisque vous me laissez le choix, répond Victor, je méprise vos dieux et j'adore le Christ; faites de moi ce qu'il vous plaira.»

On l'étend aussitôt sur le chevalet, où il est déchiré par les bourreaux. Pendant cet horrible supplice, Jésus Christ lui apparaît. «La paix soit avec toi, lui dit-il, mon cher Victor : je suis Jésus qui souffre dans mes saints. Sois courageux, je serai ton aide pendant le combat et ta récompense après la victoire.»

A ces mots, Victor devient insensible aux tourments, et sur son visage rayonne le bonheur qui inonde son âme. Après la torture du chevalet, il est jeté en prison sous la garde de trois soldats, Longinus, Felicianus et Alexandre. Vers minuit, une lumière éclatante brille dans son cachot, et ses gardiens le voient environné des anges et chantant avec eux les louanges de Dieu.

Ils se jettent à ses pieds et lui demandent le baptême. Le lendemain, encouragés par Victor, ils confessèrent la foi et eurent la tête tranchée.

Trois jours après, Maximien se fait amener Victor. Il s'attendait à vaincre sa constance et avait fait préparer un autel. «Offre de l'encens à Jupiter, lui dit-il, et sois de nos amis.» Victor s'approche de l'autel comme pour obéir à l'empereur, et le renverse d'un coup de pied. Maximien, au comble de la rage, ordonne de couper le pied du martyr qu'il condamne à être broyé sous la meule d'un moulin. Victor s'y laisse tranquillement étendre; on serre la machine qui se brise avant que le martyr ait cessé de vivre, et on lui tranche la tête. On entendit alors une voix qui disait : *Tu es vainqueur, généreux Victor, tu es vainqueur.*

Le corps du martyr fut jeté à la mer, mais les flots le ramenèrent au rivage et les fidèles le cachèrent dans le creux d'un rocher.

A l'exemple de l'empereur, grand nombre de magistrats secondaires persécutaient les fidèles. Les plus célèbres des nombreux chrétiens qui alors moururent pour la foi, sont les deux frères Donatianus et Rogatianus,¹²⁰ saint Genès d'Arles, dont saint Paulin de Nôle a écrit les actes,¹²¹ les deux officiers Ferreolus et Julianus,¹²² et un grand nombre des disciples de saint Denis ou d'hommes apostoliques qui les avaient secondés dans leurs travaux.

Pendant six années que dura cette persécution, toutes les provinces furent couvertes de sang. L'Église des Gaules était comme une bergerie ravagée par une troupe d'animaux féroces. Les brebis dispersées ne pouvaient trouver de refuge dans les cavernes les plus profondes, et les pasteurs, immolés en grand nombre, ne pouvaient ni les réunir ni les animer au combat.

Mais le christianisme avait jeté dans le sol gaulois des racines trop profondes pour être anéanti. Les tyrans furent vaincus, et pendant que le reste de l'Église catholique eut à supporter les barbaries des Dioclétien, des Galerius, des Maximin, des Licinius, des Maxence; la Providence donna à l'Église des Gaules des jours de paix et de sérénité.

L'an 292, Dioclétien associa à l'empire, avec le titre de César Constance-Chlore, qui eut en partage le gouvernement des Gaules.

Doué d'une âme vertueuse, et naturellement ami du bien, Constance sut apprécier les chrétiens et conçut pour eux la plus haute estime.

Lorsque Dioclétien eut porté cet édit qui fut le signe de la persécution la plus longue et la plus cruelle qui ait désolé l'Église, Constance se crut obligé d'accorder quelque chose à ses collègues; mais, dit Lactance,¹²³ s'il laissa abattre les temples matériels,¹²⁴ il conserva les fidèles qui sont les vrais temples du Seigneur.

Et encore ces intolérances ne furent pas de longue durée. Ce fut probablement alors qu'il mit à l'épreuve les officiers de sa cour qui professaient le christianisme.

Il les réunit ¹²⁵ un jour dans son palais, et leur déclare qu'il faut ou renoncer à leurs charges ou offrir des sacrifices aux dieux. Tous sont consternés à ces paroles. Plusieurs, courageux et fervents chrétiens, n'hésitent pas à préférer leur foi. D'autres, plus faibles, consentent à sacrifier aux dieux.

Constance, découvrant alors ses véritables sentiments, comble d'éloges les premiers, leur conserve leurs charges et son affection. Pour les autres, il les chasse de sa cour : «Comment, leur dit-il, pourriez-vous conserver à votre empereur une fidélité inviolable après avoir trahi celle que vous deviez à votre Dieu.

Constance, devenu auguste, conserva pour les chrétiens les mêmes sentiments d'estime et d'affection, et les transmit avec l'empire à son fils Constantin dont le nom glorieux annonce la paix et la victoire de l'Église.

¹²⁰ D. Ruinart., Act. sinc. Martyr.; Act. SS. Donat. et Rogat.

¹²¹ *Ibid.* et Inter S. Paulini Nolan. opera.

¹²² *Ibid.* et Greg. Tur., De Gloriâ Martyr.

¹²³ Lact., De Morte persecut., Ch. 15.

¹²⁴ voir annexe 3

¹²⁵ Euseb., Vit. Constantini, lib. 1, ch. 16

ANNEXE 1

Selon M. de Maistre (De l'Église gall., liv. 2. ch. 6), l'Église est une *monarchie* ou n'est *rien*. Nous ne croyons pas l'Église une monarchie et nous la croyons quelque chose. Beaucoup d'autres seront de notre avis.

M. Guizot (Hist. de la civ. en France, t. 1, p. 70 et suiv.) affirme que l'Église a passé de la démocratie à l'aristocratie, puis à la monarchie absolue. Le fait est qu'elle n'a passé par aucune de ces formes de gouvernement. Il ne sera pas inutile d'exposer le système de M. Guizot. Il peut y avoir suivant M. Guizot, une grande diversité de principes et de formes dans l'organisation intérieure de la société religieuse. D'abord deux grands systèmes. Dans l'un, le pouvoir est concentré aux mains d'un clergé; c'est la société ecclésiastique qui gouverne la société religieuse. Dans l'autre, la société religieuse se gouverne elle-même, intervient du moins dans son gouvernement, l'organisation sociale embrasse les fidèles aussi bien que les prêtres. Si le gouvernement appartient à la société ecclésiastique, il peut être constitué selon trois modes différents. Il peut être démocratique, si tous les membres du clergé sont égaux; aristocratique ou monarchique. Si la société religieuse le gouverne elle-même, la variété ne sera pas moins grande : 1° les laïques pourront partager, avec les prêtres, le gouvernement; 2° chaque Église particulière pourra être indépendante; 3° Il pourra se faire qu'il n'y ait pas de clergé, et les fonctions spirituelles pourront être remplies par les fidèles eux-mêmes, suivant l'inspiration ou l'*occasion*.

Tous ces principes ont été appliqués et ont existé réellement, suivant M. Guizot, qui confond la vraie société chrétienne avec toutes les utopies inventées par des cerveaux plus ou moins malades. Il accorde cependant qu'il y eut toujours un clergé à la tête de la société chrétienne, car *l'ordination est, dit-il, un fait primitif dans l'Église*. Cependant, *il est clair, pour M. Guizot*, que la société ecclésiastique, c'est-à-dire le clergé, n'a pas, à l'origine, gouverné la société religieuse, parce que dit gravement le célèbre professeur, *aucune association vraie ne commence, par l'inertie de la masse des associés*. Nous ne discuterons pas la valeur de cet aphorisme. Nous dirons seulement que M. Guizot a tous les faits contre lui, comme quand a dit : *Nul doute* qu'à l'origine du christianisme les congrégations chrétiennes de chaque ville ne se gouvernassent, à beaucoup d'égards, chacune pour son compte et isolément. Si on ne doit pas douter de cette opinion, c'est qu'elle est appuyée sur des faits clairs et assez nombreux pour la démontrer. Quels faits apporte en preuve M. Guizot ? Aucun. Il eût pu trouver mille faits contraires, s'il eût voulu. M. Guizot, après avoir vu, à l'origine de l'Église, les régimes divers sous lesquels peut passer la société religieuse se gouvernant elle-même, la voit en même temps gouvernée par un clergé séparé de la masse des fidèles par *l'ordination, fait primitif dans l'Église*. Mais il voit ce clergé d'abord gouvernant sous la forme démocratique, puis aristocratique, et enfin, monarchique. D'abord, tous les membres du clergé étaient égaux. Bientôt, certains membres, plus haut placés par leur naissance et leur collocation dans les villes les plus importantes, se distinguent de la masse et deviennent les évêques. Mais bientôt, un d'entre eux, placé dans la ville principale du monde, gagne peu à peu en influence, et devient le pape ou le roi de l'Église.

Ces propositions de M. Guizot, enveloppées de phrases à effet, appuyées sur de simples affirmations, ne peuvent pas soutenir l'examen. M. Guizot s'y contredit à chaque page; on est étonné du peu de logique de l'illustre professeur. Il fait preuve, surtout dans les développements de son système sur le gouvernement de l'Église, d'une rare ignorance des monuments primitifs de la société chrétienne.

Du reste, pour apprécier la logique de M. Guizot, nous rapprocherons les unes des autres plusieurs de ses assertions.

La conséquence nécessaire du système de M. Guizot sur l'Église primitive, c'est qu'il n'y avait pas de gouvernement proprement dit, puisque les Églises particulières étaient isolées, se gouvernaient elles-mêmes, suivant toutes les formes possibles que M. Guizot y trouve toutes mises à exécution.

Rapprochons de cette conclusion ces paroles de la page 138 de *l'Histoire de la civilisation en Europe*, par le même M. Guizot : Quand un certain nombre d'hommes se sont réunis dans des croyances religieuses communes, il leur faut un gouvernement. Il n'y a pas une société qui subsiste *huit jours* que dis-je, une heure sans un gouvernement. *A l'instant même où la société se forme, et par le seul fait de sa formation, elle appelle un gouvernement qui proclame la vérité commune, lien de la société, qui promulgue et maintienne les préceptes que cette vérité doit enfanter. La nécessité d'un pouvoir, d'un gouvernement de la société religieuse, comme de toute autre, est impliquée dans le fait de l'existence de la société.*»

D'après M. Guizot, le gouvernement et le pouvoir sont donc absolument nécessaires, et on ne peut concevoir la société chrétienne, un seul instant, sans pouvoir et sans gouvernement.

Comment M. Guizot a-t-il donc dit ailleurs (Hist. de la civ. en Europe) : «Dans les premiers temps, tout-à-fait dans les premiers temps, la société chrétienne se présente comme une pure association de croyances et de sentiments communs. les premiers chrétiens se réunissent pour jouir ensemble des mêmes émotions, des mêmes convictions religieuses. On n'y trouve aucun système de doctrine arrêté, aucun ensemble de règles de discipline, aucun corps de magistrats.»

Point de magistrats, et, cependant, le gouvernement et le pouvoir sont tellement nécessaires, que la société, sans eux, ne peut exister un instant. Rien d'arrêté dans la doctrine, et, cependant, les mêmes convictions, des croyances et des sentiments communs. Nous en comprenons pas ces mystères.

M. Guizot, après avoir dit (p. 53) que l'Église, à l'origine, n'avait pas de magistrats, dit, à la page 54, qu'elle avait dès lors des évêques, des prêtres et des diacres. Nous citons : «dans les premiers mouvements, on voit poindre un corps de doctrines, des règles de discipline et des magistrats. Des magistrats appelés, les uns presbîtres, ou anciens, qui sont devenus les prêtres; les autres évêques, ou inspecteurs surveillants, qui sont devenus des évêques; les autres diacres, chargés du soin des pauvres et de la distribution des aumônes.»

n'y avait-il un moyen de consécration pour ces fonctionnaires ? M. Guizot le reconnaît. «l'ordination, dit-il, est un fait primitif dans l'Église chrétienne.» (Hist. de la civ. en France, p. 73)

On pourrait faire dire ainsi le pour et le contre aux ouvrages de M. Guizot sur un grand nombre de points très importants.

ANNEXE 2

M. Aug. Thierry est bien éloigné d'admettre une telle conclusion. A son avis, le pouvoir papal est ambitieux et s'est étendu par les moyens ordinaires des conquêtes, les moyens matériels. Les papes ont profité de toutes les conquêtes pour détruire peu à peu les *Églises indépendantes*. Depuis le 5^e siècle jusqu'au treizième, il n'y a pas eu *une seule conquête* qui n'ait profité à la cour de Rome, autant qu'à ceux qui l'avaient opérée par la lance et l'épée. *Ce point de vue encore inaperçu de l'histoire conduit* M. Thierry, à l'égard des différentes Églises nationales que l'Église de Rome appelait hérétiques ou schismatiques, au même genre d'intérêt et de sympathie qu'il a voué aux races vaincues. On sait que M. Thierry a eu l'heureuse idée de faire revivre, pour ainsi dire, ces races broyées par les conquêtes et dont les débris se retrouvent encore. Nous louons cette idée, mais quant aux diverses Eglises nationales pour lesquelles M. Thierry nous déclare ses sympathies et qu'il compare aux races vaincues, son système est d'autant moins admissible, que ces Églises n'ont jamais existé. Il y eut bien quelques points disciplinaires un peu différents dans les diverses Églises, parce que la discipline ecclésiastique doit être en rapport avec les mœurs des nations et différer, par conséquent, dans les choses purement accidentelles, suivant les temps ou les lieux. Mais toutes les Églises, jusqu'à la fin de la période gallo-romaine, n'étaient que des branches d'un même arbre : l'arbre catholique dont le tronc est à Rome. Les hérétiques et les schismatiques n'ont été que des partis plus ou moins nombreux. Nous l'observerons à propos de l'Église de la Grande-Bretagne que saint Germain d'Auxerre purgea du pélagianisme, et de l'Église armoricaine dont M. Thierry a voulu faire une Eglise nationale et indépendante.

Quant à la Gaule proprement dite, M. Thierry semble y reconnaître deux Églises nationales : celle des Visigoths et celle des Burgundes. Aussi, prend-il chaudement leur parti contre les Franks, leurs vainqueurs. Une chose certaine, c'est que les Visigoths et les Burgundes ne s'étaient établis qu'au 5^e siècle dans les Gaules. Ils étaient races conquérantes, et la race vaincue était la population gallo-romaine. M. Thierry, pour être fidèle à ses principes, aurait dû prendre parti pour la race gallo-romaine, que les Visigoths et les Burgundes étaient venus opprimer, et dont ils voulaient remplacer la foi par l'arianisme : qu'ils professaient. Il aurait dû louer cette race vaincue d'avoir tendu les bras aux Franks qu'elle considérait comme ses libérateurs; louer cette Église d'avoir fait effort pour secouer les chaînes dans lesquelles l'avaient serrée les conquérants. Mais la race gallo-romaine était catholique; n'est-ce pas la raison pour laquelle elle n'a pas les sympathies de M. Thierry ? Il déclare que la vraie politique pour cette race était de se jeter dans les bras des Visigoths et des Burgondes, plutôt qu'en ceux des Franks, et il blâme les évêques gaulois d'avoir été les instruments de Rome, en favorisant la conquête franke qui devait tant servir la cause catholique. Ces évêques, suivant M. Thierry, étaient tenus, en vertu des ordonnances impériales, de reconnaître comme leur patron et leur chef, l'évêque de la ville éternelle, de ne rien faire sans son aveu, de prendre ses décrets pour lois et sa politique pour

règle, de modeler leur propre fol sur la sienne. Quand la puissance impériale cessa d'agir sur eux, les évêques continuèrent de servir, par *intérêt* ou par *calcul*, l'ambition de Rome, qui n'aspirait à rien moins qu'à étendre sa puissance de toutes parts et à remplacer l'empire qui s'écroulait, à mettre *son christianisme* à la place de *celui* de toutes les Églises nationales qui était cependant «plus pur, plus ardent et surtout plus désintéressé que celui du clergé romain.»

Je déplore très sincèrement qu'un homme de talent comme M. Aug. Thierry se soit donné le ridicule de cette dernière phrase, et soit tombé en des erreurs aussi évidentes sur la nature de l'Église catholique et des rapports des évêques et du pape. Il est triste de voir des hommes, d'ailleurs distingués, s'opiniâtrer à parler de choses qu'ils ne connaissent pas, et faire les plus lourdes bévues en croyant dire des choses magnifiques.

Nous donnerons les *pièces originales* de la *correspondance* des évêques gaulois et des papes, et nous n'y verrons rien de ce qu'observe M. Thierry.

Quant aux conquêtes dont aurait si largement profité la cour de Rome pour détruire les Eglises nationales, depuis le 5e siècle, nous ne les connaissons pas. Pour nous renfermer dans notre époque et notre sujet, nous voyons, au 5 e siècle dans les Gaules, trois conquêtes principales : 1° celle des Visigoths; 2° celle des Burgundes; 3° celle des Franks. Les Visigoths étaient ariens et ont cherché à détruire l'Église catholique dans les vastes contrées qu'ils ont occupées. Leur conquête a-t-elle profité à l'Église romaine ? Les Burgundes étaient catholiques d'abord et s'implantèrent dans un pays catholique. En quoi leur conquête put-elle profiter à l'Eglise romaine ? Leurs rapports avec les Visigoths en souillèrent un grand nombre de l'arianisme, et dès lors leur conquête lui fut plus nuisible qu'utile. La conquête des Franles fut utile i la fol catholique, nous n'avons aucune envie de le contester; mais, pour en faire un crime à l'Église romaine. Il faudrait qu'elle eût engagé les Franks à forcer le Visigoths par les armes et la persécution, à embrasser la foi catholique, et nous ne verrons rien de semblable dans l'histoire. Les Frances délivrèrent les Gallo-Romains et leur rendirent la liberté d'être catholiques. Or, il faut avoir vraiment envie d'incriminer l'Église romaine pour voir là une preuve de son ambition. (Les idées de M, Thierry, sur lesquelles nous venons de faire quelques réflexions, sont contenues dans l'introduction et le *premier livre* de son histoire de la conquête d'Angleterre par les Normands).

ANNEXE 3

Ce témoignage de Lactance prouve évidemment qu'avant Constantin les fidèles des Gaules avaient de véritables églises ou édifices spécialement destinés à leurs réunions. Le docte Ciampini (*Veter. Mon.*, t. 1 ch. 18) nomme un très grand nombre d'églises bâties dans les Gaules pendant les trois premiers siècles. Nous n'attribuons pas une très grande autorité aux pièces sur lesquelles il s'appuie; mais elles prouvent, au moins, qu'aux temps où elles furent écrites, on avait la même opinion sur l'existence des églises primitives, En outre, nous avons vu s'établir des communautés chrétiennes très nombreuses, celle de Lyon en particulier. Or, il était impossible que des fidèles aussi nombreux pussent se réunir seulement en des maisons particulières. Nous n'adoptons donc pas le sentiment de M. de Caumont, qui a dit : «Jusqu'au règne de Constantin, il n'y eut point en Gaule d'églises proprement dites, et l'on célébrait les mystères dans les maisons des nouveaux convertis, dans des cryptes ou des lieux retirés.» (Hist. de l'Arch. relig., ch. 3)

C'est ce qui arrivait souvent dans les Églises persécutées ou peu nombreuses, mais non dans les Églises florissantes, comme il y en eut surtout au III e siècle.

Quant au style des églises primitives, on comprend que nous n'en puissions rien dire, puisqu'il n'en reste pas. Cependant, ne pourrait-on pas croire que les premiers fidèles aimaient à y transporter toutes les idées qu'ils avaient puisées dans les cryptes.

La pensée se reporte naturellement à la crypte, à la vue de nos plus vieilles églises, souvent enfoncées au-dessous du sol, dont les voûtes basses et massives semblent écraser des piliers presque bruts; dont les fenêtres, petites, rares, dissimulées, pour ainsi dire, ne donnent qu'à regret quelques rayons de lumière.

Nous ne croyons pas que ce soit le manque de goût qui ait fait construire ainsi ces églises. Elles avaient des types antérieurs, qui étaient les églises primitives modelées sur la *crypte*.

Après la conversion de Constantin, les évêques reçurent de cet empereur un grand nombre de *basiliques* pour être appropriées au culte divin. Ces basiliques devinrent le type des nouvelles églises, qui en conservèrent le nom. Mais, à côté de ces basiliques, il existe d'autres églises qui n'ont emprunté que de la crypte leurs formes architecturales, et nous les appellerions volontiers *églises cryptiques*.

Les fidèles avaient tant d'amour pour ces grottes saintes, sanctifiées par les *synaxes* des premiers chrétiens et la sépulture des martyrs ! Il n'est pas étonnant qu'ils aient été y puiser leurs idées, lorsqu'ils ont pu élever des temples au Seigneur. Nous voyons que, pendant longtemps, l'idée de crypte fut inséparable de celle d'église : on bâtissait les églises sur les cryptes primitives, ou, s'il n'en existait pas dans le lieu, on en *simulait* une qui devenait le sanctuaire le plus vénéré de la nouvelle église.